



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

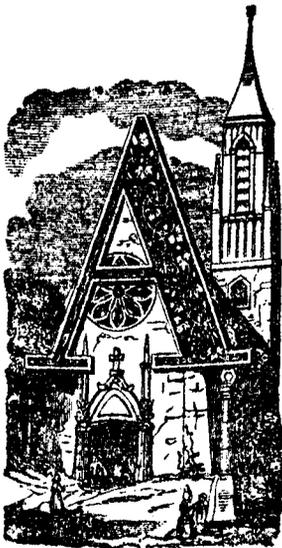
NOUVELLE SÉRIE.]

MARS 1849.

[3^{me} LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE
NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

TROISIÈME PARTIE.



CHAPITRE I.

leur retour de Saint-Cloud, après la journée du 19 brumaire, les consuls étaient allés dormir dans le lit des directeurs ; mais bientôt le palais du Luxembourg fut trouvé trop modeste ; et, comme si le premier consul s'y fût senti à l'étroit, le nouveau gouvernement vint, le 30 pluviôse (19 février 1800,) s'installer aux Tuileries avec une sorte de pompe. Dès ce moment Napoléon y établit sa demeure.

Ce cortège, musique et escorte en tête, partit du Luxembourg en voitures. On comptait peu d'équipages de maîtres ; les autres n'étaient que des fiacres dont on avait dissimulé les numéros à l'aide de bandes de papier collées dessus. A peine le premier consul fut-il arrivé aux Tuileries, qu'il monta à cheval pour passer une revue, puis chaque ministre lui fit la présentation des fonctionnaires dépendant de son département.

Voilà donc Napoléon installé dans ce palais où respiraient encore les souvenirs de la vieille monarchie. On venait précieusement de recevoir la nouvelle de la mort de Washington, qui était modestement décédé dans sa petite maison de campagne de la Virginie. Napoléon déposa une couronne sur la tombe du héros américain. Sa mort fut annoncée à la garde des consuls et aux troupes de la république par l'ordre du jour suivant :

“ Washington est mort ! Ce grand homme a combattu la tyrannie et consolidé la liberté de sa patrie. Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et spécialement aux soldats français, qui, de même que les soldats américains, se battent pour l'égalité et la liberté. En conséquence, le premier consul ordonne que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus aux drapeaux et guidons des armées de la république ! ”

Quelques jours après eut lieu la première présentation du corps diplomatique. Le conseiller d'Etat Benezech, chargé de l'administration intérieure du palais du premier consul, introduisit les ministres étrangers dans le cabinet de Napoléon, où étaient réunis les ministres, les conseillers d'Etat et nombre de généraux. Le ministre des relations extérieures les présenta au premier consul. Le corps diplomatique se composait à cette époque des ambassadeurs d'Espagne et de Rome, des ministres de Prusse, de Danemark, de Suède, de Bade et de Hesse-Cassel, et enfin des ambassadeurs des républiques Cisalpine, Batave, Helvétique et Ligurienne. On avait alors une si grande idée de la dignité des magistratures civiles, que les conseillers d'Etat furent scandalisés de voir un de leurs collègues, un ancien ministre de l'intérieur, la canne d'huissier à la main, faire le maître des cérémonies et même le maître d'hôtel du premier consul ; car il n'y avait point encore de ces serviteurs titrés appelés chambellans : les aides de camp de Napoléon en remplissaient les fonctions ; mais cela sentait trop le général pour être de longue durée. Les ministres et le conseil d'Etat entourant seuls les consuls dans ces représentations extraordinaires, il était clair qu'il faudrait bientôt, aux Tuileries, une cour et une étiquette, comme il faut, dans un temple, un culte et des desservants.

L'ordre des réceptions fut ainsi réglé : les 2 et 17 de chaque mois, les ambassadeurs ; les 3 et 18, les sénateurs et les

généraux ; les 4 et 19, les députés au corps législatif et les tribuns ; et tous les décadi, à midi, grande parade dans la cour des Tuileries.

Ce fut un spectacle tout nouveau pour la plupart des assistants et des acteurs, que celui d'une cour qui commençait. Précédemment, chaque directeur avait eu sa société où régnait le ton simple et bourgeois de la ville ; Barras seul avait eu un salon où il recevait tout le monde. Le premier consul se montra très-sévère sur le choix de la société de madame Bonaparte, qui n'était composée, notamment depuis le 18 brumaire, que des femmes des fonctionnaires civils et militaires ; ce furent donc ces mêmes femmes qui formèrent le premier noyau de cette cour naissante. Pour elles, comme pour leurs maris, la transition fut un peu brusque. La grâce et la bienveillance de Joséphine apprivoisèrent celles qu'effarouchaient la nouvelle étiquette des Tuileries, et surtout le rang et la gloire du premier consul. Le titre de Madame fut généralement rendu aux femmes dans les billets d'invitation : ce retour à l'ancien usage gagna bientôt le reste de la société.

Une fois établi aux Tuileries, il fallut que Napoléon eût à la campagne un palais digne de celui de la ville. On crut que la Malmaison, ce modeste asile du général Bonaparte, ne pouvait plus convenir au chef d'une grande république. Parmi les anciennes résidences royales qui environnaient Paris, Saint-Cloud se trouvant la plus rapprochée, on fit présenter, par les habitans de la commune, une pétition au tribunal, pour que ce château fut offert au premier consul, qui l'accepta.

Le costume et les insignes des autorités furent également échangés. Les formes grecques et romaines disparurent peu à peu pour être remplacées par les formes militaires. Le premier consul ressemblait plus au général qu'au magistrat ; mais avec les bottes et le sabre on portait l'uniforme ou l'habit français : il était clair que tout tendait à se civiliser. En tête des actes du gouvernement, la vignette représentait la république sous la forme d'une femme assise et drapée à l'antique, tenant un gouvernail d'une main, et de l'autre une couronne avec cette inscription : *République française, Souveraineté du peuple, Liberté, Egalité, Bonaparte premier consul*. On y substitua ces mots : *Gouvernement français. Ceux de Souveraineté du peuple, de Liberté, d'Egalité, etc.*, furent effacés.

Le premier acte de Napoléon, en venant s'installer aux Tuileries, avait été une revue ; dès ce moment, la cour du palais devint, de même que sous l'empire, le rendez-vous ordinaire des troupes de la garnison. Que le premier consul fût à Saint-Cloud, à Paris, au quartier général, il était rare qu'il ne passât pas la revue des troupes qu'il avait pour ainsi dire sous la main, au moins une fois par semaine ; en outre, tous les jours après son déjeuner, il descendait pour faire défiler devant lui la parade du bataillon ou de l'escadron de service à sa résidence. A cette petite parade, appelée garde montante sous l'empire, était ordinairement mandé un régiment nouvellement organisé ou qui revenait du dépôt ou qui revenait de l'armée, ou enfin qui devait être dirigé sur un point éloigné.

Après que Napoléon lui avait fait faire l'exercice et exécuter quelques évolutions commandées de préférence par un de ses aides de camp, le général Mouton, qui devint plus tard comte de Lobau, ou enfin par le beau et brave Dorsène, colo-

nel d'un régiment des grenadiers à pied de la vieille garde, que la nature avait doué de ce même avantage de sonorité auquel Napoléon attachait un grand prix, il ordonnait le défilé. Alors tout militaire, quel que fût son grade, avait le droit de s'approcher de l'empereur et de lui parler de ses intérêts particuliers. Napoléon écoutait, questionnait et prononçait au moment même. Si c'était un refus, il était motivé et de nature à ce que l'amertume en fût adoucie. Tout le monde était à même de voir, à ces petites parades, le simple soldat quitter son rang lorsque son régiment passait devant le grand état-major, se diriger vers l'empereur d'un pas grave et mesuré, présenter les armes, et s'approcher de lui jusqu'à pouvoir toucher sa botte. Napoléon prenait la pétition fichée au bout de la baïonnette du fusil du solliciteur, la lisait en entier, et accordait aussitôt la demande dont elle était l'objet, pourvu toutefois que cette demande fût en harmonie avec les réglemens. Ce noble privilège donnait à chaque soldat le sentiment de sa force et de ses devoirs ; en même tems qu'il servait de frein à ceux des supérieurs qui auraient été tentés d'abuser de leur autorité.

Un régiment étranger au service de l'empire, les *éclaireurs de la Confédération du Rhin*, arrivé depuis peu à Paris, et qui devait repartir aussitôt pour se rendre à son cantonnement, avait été mandé à la parade du matin par l'empereur, qui voulait en passer lui-même l'inspection. Après avoir manifesté au colonel sa satisfaction de la belle tenue de ses hommes, il se retourna vers ses officiers d'ordonnance, et s'adressant au plus jeune d'entr'eux :

—M. de Salm, lui dit Napoléon, ceux-ci doivent vous connaître... Approchez-vous, et commandez-leur la charge en douze temps avec quelques feux de deux rangs.

Le prince rougit comme une jeune fille, mais sans se déconcerter. Il s'inclina, sortit du groupe de l'état-major général, tira son épée, et s'acquitta de la tâche que l'empereur venait de lui imposer, de façon à mériter l'approbation de tous.

Peu de temps après, un fait du même genre se présenta dans un cas différent et avec des circonstances assez piquantes.

C'était à une des grandes revues de la garde que Napoléon avait coutume de passer le premier dimanche de chaque mois, après la messe. Cette fois il y avait appelé les élèves de l'école militaire de Saint-Cyr, arrivés le matin tout exprès. Parmi ces jeunes gens, il distingue un sergent âgé tout au plus de dix-sept ou dix-huit ans, mais d'une tenue remarquable, et qui a l'air singulièrement déterminé. L'empereur, qui aimait à épier l'avenir de ses officiers, fait sortir des rangs le jeune homme, l'interroge un instant, puis lui ordonne de commander les évolutions et de faire exécuter le maniment d'armes au 1^{er} régiment de grenadiers de la vieille garde, qui se trouve rangé en bataille en face de lui.

Il faut se rappeler ici que l'école de Saint-Cyr a été de tous tems renommée pour l'admirable précision de ses exercices, tandis que la vieille garde, plus occupée du souvenir de ses conquêtes que de ceux de l'école de peloton, n'y mettait plus la même prétention. Cependant le jeune sergent se place à trente pas en avant du centre de ce régiment, qui n'est entièrement composé que de vieilles moustaches, et commande d'une voix que ne trahit aucune émotion :

—Attention !... Portez... armes !...

Le mouvement s'exécute ; mais mollement et sans ensemble.

—Ce n'est pas cela ! s'écria le jeune homme avec mécontentement ; nous allons recommencer.

L'empereur sourit, quelques vieux grognards trouvent la chose drôle. L'élève de Saint-Cyr reprend :

—Attention !... Présentez... armes !

Nouveau mouvement, nouveau manque d'ensemble de la part du régiment.

Corbleu ! ce n'est pas cela, vous dis-je !

Et le sergent s'éloignant encore de la ligne pour mieux la parcourir des yeux :

—Tenez ! dit-il, voilà comme cela se fait. Une, deux... Et vivement !

Et ce mouvement est aussitôt exécuté par lui d'une manière parfaite.

L'empereur rit tout haut ; mais quelques grenadiers froncèrent le sourcil. Un troisième commandement arrive :

—Attention, cette fois !... Croisez !... baïonnette !

On obéit encore, mais aussi imparfaitement qu'aux deux premières fois.

—Mais ce n'est pas cela du tout ! s'écria l'élève de l'école en frappant la terre de la crosse de son fusil ; c'est dégoûtant ! vous n'y entendez rien, vous manœuvrez tous comme des gachas !

A ce mot de gachas, d'un bout à l'autre de la ligne des murmures éclatent ; les épithètes de pékin, de blanc-bec, sortent des rangs. L'empereur les a entendues, il s'avance... Tout se tait. Il s'approche du sergent, lui demande son fusil, et, se plaçant entre le régiment de la garde et les élèves de Saint-Cyr qui lui font face, il commande lui-même l'exercice à ces derniers.

L'école, stimulée par ce qui vient de se passer sous ses yeux, moins peut-être que par la voix puissante de Napoléon, exécute avec une précision unique et un admirable ensemble tous les mouvements qui lui sont commandés ; et lorsque l'empereur juge que l'humeur de ses vieux lapins (comme il les qualifiait quelquefois) a eu le tems de se calmer, il se retourne, et leur dit en souriant et en leur montrant les élèves de Saint-Cyr :

Allons, mes enfans, il faut avouer que ce n'est pas mal !

Puis, s'avançant vers le jeune sergent, il lui rend son fusil, en ajoutant d'un ton grave et de façon à être entendu de tout le monde :

—Et cependant, monsieur, nous faisons mieux que cela quand nous étions jeunes !

Ces mots réparèrent tout, et les cris de : vive l'empereur ! retentirent dans les rangs.

Pendant ces revues, il arrivait quelquefois à Napoléon de visiter lui-même le sac des soldats, d'examiner leur livret, de prendre un fusil des mains d'un conscrit faible et débile, et de lui dire d'un ton gai et encourageant :

—Allons, jeune homme, celui-là n'est pas plus lourd que les autres ; nous nous y accoutumerons, n'est-ce pas ?

Un matin avant la parade, celui-là n'est pas plus lourd que les autres ; nous nous y accoutumerons, n'est-ce pas ? Un matin avant la parade, passant l'inspection du 2^{me} bataillon des chasseurs à pied de la garde de service au château, il s'arrête devant un soldat, l'examine des pieds à la tête, et lui dit enfin avec un ton de reproche.

—Romeuf, pourquoi ne te vois-je pas la croix que je t'ai donnée à Boulogne ?

Napoléon connaissait presque tous les soldats de sa vieille garde par leur nom.

—Mon empereur, répond le chasseur, si la croix est absente sur l'habit, elle est présente sur la peau. Le sabre d'un Kinslerick me l'a coupée en deux sur l'estomac, vous savez bien, à Essling, là où votre chapeau est tombé de cheval ; mais j'en ai gardé les morceaux, je vais vous les montrer.

Et Romeuf, tirant de son sein un petit paquet de papier, le remet à l'empereur, qui l'ouvre aussitôt.

—En ce cas, dit Napoléon après avoir vu ce que le papier contenait, je vais te proposer un échange ; le veux-tu ?

Le soldat fait la grimace et ne répond rien. Napoléon ajoute :

—Je t'offre ma croix pour les morceaux de la tienne ?

Le chasseur garda le silence.

—Est-ce que ce marché ne te convient pas ? Réponds-moi donc ?

—Je m'en vais vous dire, mon empereur, répond enfin celui-ci d'un air d'hésitation ; il me conviendrait, puisque c'est votre idée ; mais ce serait à une condition : c'est que vous prendrez bien garde de perdre les morceaux de la mienne.

—Tu tiens donc beaucoup à ces graillons-là ? reprend Napoléon en simulant un air de dédain et en faisant sauter les débris de la croix dans le papier, qu'il tient toujours ouvert dans sa main.

Romeuf ne dissimule alors qu'avec peine l'indignation que ce mot de *graillon* vient de lui causer, et redressant la tête avec une sorte de fierté :

—Des graillons ! répète-t-il en se mordant les lèvres ; excusez, mon empereur ; mais je les aime, moi, ces graillons-là ; et je les garde pour les faire recoller par l'armurier.

—Alors, mon vieux camarade, puisque tu y tiens tant, garde ta croix et la mienne ; les braves comme toi méritent bien d'en avoir deux.

Et Napoléon, lui ayant tiré la moustache, s'éloigna en disant aux officiers de son état-major :

—Oh ! oh ! messieurs, Romeuf et moi sommes de vieilles connaissances ; il y a longtemps que nous nous sommes vus pour la première fois ; seulement il est un peu susceptible.

Il serait difficile de peindre l'effet magique que produisaient de semblables paroles. Elles devenaient pour le soldat un sujet continuel d'entretien et un stimulant incroyable. Celui-là jouissait d'une immense considération dans sa compagnie, lorsqu'on pouvait dire : « L'empereur lui a parlé. »

Une autre fois, les pontonniers défilaient avec leurs caissons d'équipage ; Napoléon s'écrie :

—Halte à la tête ?

Et désignant un caisson au général Bertrand, qui n'était pas encore grand maréchal du palais, il lui dit d'appeler un des officiers de la compagnie. Celui-ci se présente.

—Monsieur, lui demande Napoléon, qu'y a-t-il dans ce caisson ?

—Sire, des boulons, des clous, des vis, des cordes, des marteaux, des scies, des tenailles et des chevilles de bois de huit et douze pouces.

—Voilà tout ce que contient ce caisson ?

—Pas autre chose, sire.

—Et combien de tout cela ?

L'officier donne le nombre exact de chaque nature d'objets.

—Maintenant, c'est ce que nous allons voir, ajoute Napoléon.

Le caisson est aussitôt vidé. Les pièces étalées et comptées, leur nombre se trouve exact ; mais, pour s'assurer qu'on ne laisse rien dans le caisson, Napoléon monte sur l'essieu de la roue et regarde ; le caisson est entièrement vide. Il redescend, et faisant de la main un signe amical à l'officier, il ajoute :

—Vous aviez raison, monsieur ; mais on peut se tromper. Il serait à désirer que tous les officiers de l'armée connussent leur affaire aussi bien que vous connaissez la vôtre.

Cette action de l'empereur provoqua des battements de mains et de bruyans vivats.

—A la bonne heure ! disaient les pontonniers dans ce langage qui leur était particulier, à la bonne heure ! en voilà un qui veille aux grains. Le petit tondu n'est pas homme à se laisser faire la queue !...

On voit qu'en passant ces inspections, Napoléon descendait jusqu'aux moindres détails, et qu'il voulait tout voir de ses yeux. Il examinait les soldats un à un pour ainsi dire ; il interrogeait la physionomie de chacun d'eux pour y lire le degré de satisfaction ou de mécontentement qu'il pouvait éprouver, et questionnait tout le monde indistinctement.

Un soir qu'il parcourait seul les bivacs établis aux environs de son quartier général de Baceguillas, pendant la mélancolique campagne d'Espagne de 1808, il entend quelques soldats, harrassés par les marches et les privations, murmurer et se plaindre tout haut. Napoléon s'arrête :

—Qu'y a-t-il donc ? s'écrie-il ; on n'est pas content ici, ce me semble !

Et s'approchant d'un vieux soldat qui avait une mine plus reïgnée que celle des autres :

—Et toi, comment te portes-tu ?

Pas de réponse.

Napoléon, l'interrogeant du regard, ajoute d'un ton révere :

—Je te demande comment vous vivez ici.

Le vieux grognard se croise les bras, baisse les yeux et reste muet. Alors un lieutenant qui a entendu la dernière question de l'empereur, s'avance, et lui dit d'un ton qu'il tâche de rendre attendrissant :

—Ah ! sire, nous vivons ici de dévouement !

—Comment vous appelez-vous, monsieur ? lui demande vivement l'empereur en lui lançant un regard foudroyant.

—De Verangeac, sir.

J'aurais parié qu'il y avait du *gnac* dans votre nom.

Et tournant brusquement le dos à cet officier, Napoléon continua sa promenade sans laisser autrement deviner le déplaisir que venait de lui causer une flatterie si peu de saison.

A Paris, il était rare qu'aux grandes revues hebdomadaires qu'il passait, il n'accordât pas quelques faveurs, ne fit pas des distributions de titres ou de croix, ou de nouvelles promotions dans les régiments qu'il avait sous les yeux. En ce cas, ces promotions comportaient toujours avec elles une sorte de prestige, un certain à-propos qui frappait d'autant plus le moral du

soldat que Napoléon possédait au suprême degré le grand art de savoir dramatiser le fait le plus ordinaire, comme le plus simple récit.

A la dernière de ses revues, qui eut lieu à la fin de janvier 1814, tout en distribuant ses regards à cette masse de braves qui, sans le savoir, contemplaient la plupart leur empereur pour la dernière fois, Napoléon distingue un soldat qui, vieux déjà, ne porte cependant que les insignes de sergent. Ce sous-officier a de grands yeux qui brillent comme deux flambeaux sur son visage bronzé par vingt campagnes ; une paire de moustaches énormes cache la moitié de cette figure et la rend encore plus formidable et plus bizarre. L'empereur lui fait signe de sortir des rangs et de venir à lui. A cet ordre, le cœur du vieux brave, si ferme et si intrépide, ressent une émotion qui jusqu'à ce jour lui est restée inconnue : une vive rougeur couvre ses joues.

—Je t'ai déjà vu quelque part, lui dit Napoléon avec intérêt, mais il y a longtemps ; comment t'appelles-tu ?

—Noël, sire.

—Noël ! j'en connais plusieurs. Ton pays ?

—Enfant de Paris !

—Ah ! interrompt l'empereur, est-ce que tu n'étais pas en Italie avec moi ?

Oui, sire.

Je te reconnais maintenant ; et tu es devenu sergent ?

—A Marengo, sire.

—Mais depuis ?...

—Depuis, répéta Noël en baissant tristement la tête, depuis rien, sire.

—Tu n'as donc pas voulu entrer dans ma garde ?

—Au contraire, c'est la seule chose que j'aie désirée, car j'étais à Austerlitz, à Wagram, enfin à toutes les grandes batailles.

—As-tu déjà été proposé pour la croix ?

—Trois fois, sire.

—Je vais le savoir tout à l'heure ; retourne à ton rang.

Napoléon s'approche alors du colonel et s'entretient avec lui à voix basse pendant cinq minutes. Des regards lancés de temps en temps sur Noël font présumer qu'il fait le sujet de cette conversation. En effet, Noël est un de ces précieux soldats, vaillans et calmes, esclave du devoir et de la discipline, constants et dévoués, comme les aime Napoléon. Il s'est distingué dans maintes affaires ; mais sa modestie, on pourrait même dire sa timidité, ne lui a pas permis de solliciter l'avancement auquel il a droit depuis longtemps ; on a pris l'habitude de l'oublier ; il n'est même pas encore décoré. Napoléon a deviné qu'on s'était rendu coupable envers lui d'une grande injustice ; c'est donc à lui de la réparer, et de la réparer d'une manière éclatante. Il rappelle le sous-officier :

—Tiens, Noël, lui dit-il, il y a longtemps que tu l'as méritée, car depuis longtemps aussi tu es un brave.

Et l'empereur attache sur la poitrine du vieux soldat la croix qu'il vient de détacher de la sienne. A un signal du colonel, les tambours battent un ban, le plus grand silence règne sur toute la ligne, et le colonel, présentant au régiment le nouveau chevalier de la Légion d'Honneur, s'écrie d'une voix forte :

—Au nom de l'empereur !... reconnaissez le sergent Noël comme sous-lieutenant dans votre régiment !

Aussitôt le front de bataille présente les armes, et la musique fait entendre une fanfare. Noël, dont le cœur est vivement ému, croit rêver ; il regarde l'empereur, il voudrait se jeter à genoux ; mais la physionomie impassible de Napoléon qui semble bien plutôt rendre justice qu'accorder une grâce, le retient. Sans faire semblant de remarquer les sentiments divers qui agitent le vieux soldat, il fait un nouveau signe d'intelligence au colonel, qui, agitant son épée au-dessus de sa tête pour faire battre les tambours, reprend de sa voix puissante :

— Au nom de l'empereur !... reconnaissez le sous-lieutenant Noël comme lieutenant dans votre régiment !

Ce nouveau coup de tonnerre manque de renverser le Parisien. Ses genoux le soutiennent à peine ; ses yeux, qui depuis

vingt ans n'ont jamais su pleurer, se mouillent et s'obscurcissent, il chancelle ; ses lèvres balbutient, mais n'expriment aucune parole distincte. Enfin, après un troisième roulement de tambour, il entend son colonel s'écrier encore :

— Soldats ! au nom de l'empereur !... reconnaissez le lieutenant Noël comme capitaine dans votre régiment !

— Napoléon imprima alors à son cheval un léger mouvement, et, suivi de son brillant état-major, continua gravement sa revue, après avoir jeté un regard froid sur le pauvre Noël, qui, la figure pâle d'émotion et les lèvres convulsivement agitées, était tombé dans les bras de son colonel, sans pouvoir articuler un mot.

A CONTINUER.



LES VICISSITUDES D'UN CHASSEUR PARISIEN.



UTRE qu'il était caporal de la garde nationale, c'était un homme très-honorable que M. César Grassouillet, ex-marchand de bonnets de la rue Saint-Denis. Quand je dis très-honorable, ne confondez pas : je n'entends pas dire qu'il recevait splendidement chez lui ses amis et ses connaissances ; oh ! non, car le digne homme, très-ami de l'ordre et de l'économie, n'avait jamais de sa vie ni donné ni offert un dîner. Ne croyez pas non plus qu'il fût un honorable : son ambition n'a jamais visé aussi haut, quoique, vu le genre de son commerce, il eût pu opiner du bonnet tout aussi bien et peut-être mieux qu'un autre. M. Grassouillet était donc un homme très-honorable, parce que, par son industrie et sa persévérance, il avait acquis ce que, dans la rue Saint-Denis, on appelle une position. Or, dans ce quartier-là, une position, c'est dix à douze mille francs de rente en effectif ; cet effectif grossi en passant par la bouche de la portière, de la fruitière, et des bonnettes des environs, vous fait tout juste la réputation d'un demi-millionnaire ; et avec cette réputation on peut arriver, par le suffrage de ses concitoyens, à être caporal de la garde nationale, ou quelque chose d'approchant, comme capitaine, chef de bataillon adjoint du maître, etc. Mais le bon M. César Grassouillet était immuablement resté caporal, fixe à son poste comme une borne, quoiqu'il eût la manie de se faire passer pour un homme du mouvement.

Une chose qui m'a toujours fort étonné, c'est que, malgré sa médiocrité bien reconnue, mon ami César n'ait jamais pu parvenir à une position supérieure en quoi que ce soit. Il y avait pourtant, dans cet homme-là, plus d'étoffe qu'il n'en faut

pour arriver aux emplois. Il possédait au suprême degré et dans toutes circonstances un aplomb imperturbable résultant de la bonne opinion qu'il professait pour sa personne ; il avait toute la tenacité d'esprit d'un sot ; sa complète nullité ne pouvait éveiller aucune sorte de jalousie ni de rivalité ; sa profonde ignorance ne lui laissait apercevoir aucune difficulté dans les affaires ; son estime pour les gens se graduait sur le nombre de leurs billets de banque, de leurs rubans et de leurs emplois honorifiques ou à honoraires. Il croyait fermement que plus un homme est haut placé, plus il a de mérite réel, et il se prosternait en conséquence devant cette importance qu'il prenait au sérieux. D'où vient donc que cet homme n'a jamais pu sortir de sa classe très-bourgeoise ? Serait-ce parce qu'il croyait tout cela, au lieu de faire semblant de le croire ? Dame ! on ne sait pas !

Grassouillet, dans toutes les choses de la vie, n'avait donc fait que glisser entre deux eaux, comme une anguille, sans s'être jamais élevé à aucune supériorité, mais aussi sans jamais s'enfoncer assez pour se noyer. Relativement à la fortune, l'esprit, le talent, l'industrie, les honneurs, et tout ce que vous voudrez, il n'avait pu dépasser, ainsi que dans la garde nationale, le grade de caporal. Avec cela, c'était un homme vertueux et probe qui disait toujours « Mme. Grassouillet, ou ma chère, ma tendre épouse, » en parlant de sa femme, et qui n'avait jamais gagné plus de cinquante pour cent sur les marchandises qu'il vendait en conscience.

Jusqu'à l'âge de quarante ans mon ami avait été le parfait modèle du mari, du citoyen et du négociant : c'est-à-dire qu'il s'était toujours laissé mener par sa femme qui, à volonté, le faisait tourner comme un toton ; qu'il n'avait pas manqué une seule fois de monter sa garde et n'avait pas eu occasion de faire connaissance avec l'Hôtel des Haricots ; et que jamais un

de ses billets n'avait été protesté. Mais hélas ! la nature humaine est fragile, et il ne faut qu'un instant pour perdre le fruit si rare et si précieux de trente ans de vertu ! L'heure fatale était sonnée pour le vertueux Grassouillet, et les passions, qui jusque-là n'avaient nullement troublé son sommeil du juste, allaient souffler dans son cœur des désirs désordonnés.

Si je ne vous ai pas dit que le marchand de bonnets était aussi bon père que bon mari, c'est par la raison fort simple que M. et Mme Grassouillet n'avaient pas d'enfant. Pour eux, ce n'était pas un petit chagrin, surtout depuis que les commères du quartier affectaient avec une malice infernale de plaindre la dame en lui répétant à propos de rien et à propos de tout : « C'te chère dame Grassouillet ! c'est malheureux tout de même, car à présent il n'y faut plus penser ! » Puis, pour éviter une réponse de la marchande, réponse dont elles lisaient l'augure formelle dans ses yeux, les malignes créatures se hâtaient de demander une paire de bas ou autre chose, et la colère de la dame s'évaporait pendant qu'elle ouvrait un paquet d'*ahüs* (ce qui, dans l'argot des magasins, signifie un paquet de marchandises de rebut.) Ces choses résultaient de ce que M. Grassouillet venait d'atteindre la quarantaine, et que sa tendre épouse avait dix ans de plus que son mari.

Toutefois, par un beau matin, et en dépit des méchants propos des commères, Mme Grassouillet tressaillit de bonheur, et aussitôt elle fit part d'une heureuse nouvelle à son mari qui en pleura de joie. Pour se prouver à elle-même, comme aux autres, que sa position n'avait rien de douteux, Mme Grassouillet se prit à avoir des envies irrésistibles, et auxquelles son mari résista d'autant moins que jamais le pauvre homme n'avait eu même la pensée d'une résistance. Elle eut d'abord envie d'une parure en or et en pierres précieuses, puis d'un cachemire de l'Inde, puis d'une robe de velours, puis d'un chapeau à plumes de paradis, puis de mille autres choses peu importantes ; enfin, quand le mois de septembre arriva, elle eut envie d'un panier de chasselas de Fontainebleau, et c'est cette dernière envie qui perdit le pauvre Grassouillet.

A sept heures du matin, le marchand de bonnets muni de son feutre gris, de sa canne, de son parapluie et de son manteau de garde national, gagna le quai des Célestins et monta courageusement sur le bateau à vapeur. A onze heures il traversait à pied la forêt de Fontainebleau, pour gagner cette ville, parce que, en bon Parisien qui n'est jamais sorti de la capitale, il croyait que le chasselas de Fontainebleau devait se récolter dans les rues ou au moins dans les jardins de Fontainebleau. Tout en marchant, il admirait à sa manière la belle nature ; il s'extasiait sur la longueur de la France, l'étendue de la campagne et la distance de l'horizon ; il s'étonnait de voir que toutes les feuilles étaient vertes, et qu'il y avait plus d'arbres dans la forêt que dans les Champs-Élysées et les Tuileries ; mais il regrettait que ces arbres ne portassent ni paires, ni melons, ni choux-fleurs, et qu'on ne les eût pas plantés en échiquier ou en quinconce. Il pensait aussi que la promenade serait plus facile si, au lieu des ronces, des aubépines, des fougères et des mousses humides qui encombraient le sol, celui-ci était sablé et ratissé avec soin.

Nonobstant ces petites critiques, il cheminait assez gaiement lorsque tout à coup le son des cors et les aboiements des

chiens vinrent frapper ses oreilles. C'était la chasse d'un prince qui s'approchait à grands fracas, poursuivant un vieux cerf dix-cors qui, haletant et n'en pouvant plus, venait se jeter dans un étang pour échapper aux chiens et aux chasseurs. Le jeune prince, sa suite et ses piqueurs, tous montés sur des chevaux barbes, au jarret souple et nerveux, serraient de près le pauvre animal qui, pour gagner la mare, devait nécessairement passer à côté de Grassouillet. Le bon marchand de bonnets, quine s'était jamais trouvé à pareille fête et qui ne savait encore de la chasse que ce qu'il en avait appris par les journaux de Charles X, en fut un peu étourdi ; mais il ne perdit nullement la tête, et même il lui vint à la pensée de faire la cour au prince en lui facilitant la prise du cerf. En conséquence, il se jeta au-devant de la bête, pensant la saisir par les bois et l'arrêter net, comme un jour il avait bravement arrêté par la bride, sur la place du Carrousel, un cheval échappé. Le cerf baissa la tête, de manière à toucher presque la terre avec le nez, puis il la releva par un mouvement brusque, et l'on vit l'infortuné Grassouillet voler dans les airs comme un canard sauvage, et s'abattre à quinze pas de là, au beau milieu de la mare, où il fit un magnifique plongeon dans la vase. Les chiens, troublés par un spectacle qui leur parut nouveau et amusant, s'élançèrent dans l'eau pour se mettre à ses trousses, et déjà ils houspillaient les fonds de son pantalon, lorsque les piqueurs, à grands coups de fouet, les forcèrent à se remettre sur les traces du cerf qui avait joué des jambes.

Grassouillet ne riait pas ; mais en compensation, le prince riait pour deux, et une hilarité générale s'empara de tous les chasseurs, lorsqu'on vit le pauvre diable sortir de la mare, couvert d'eau et de fange, sans la plus légère blessure. Le prince le fit approcher, lui adressa la parole avec bonté, le félicita ironiquement sur son adresse à sauter et à plonger, et finit par lui offrir le cheval d'un de ses piqueurs s'il voulait suivre la chasse. Cette bienveillance railleuse fit si bien tourner la tête au marchand, qu'il oublia l'état dans lequel était sa toilette pour se souvenir qu'autrefois il avait été pendant trois mois dans la garde nationale à cheval. En conséquence, remettant sa canne, son parapluie et son manteau à la garde d'un valet de chenil, il enfourcha bravement le coursier qu'on lui présentait, se mit à galoper à la suite du prince, et fut le premier à plaisanter sur sa mésaventure.

Depuis ce moment, Grassouillet devint un passionné chasseur ; ce goût l'entraîna tout naturellement à celui de l'histoire naturelle, et ensuite à celui des voyages, ce qui commença déjà à lui faire négliger un peu son commerce. A la grande surprise de Mme Grassouillet, il ne parlait plus de l'éducation, de l'état à donner au fils qu'il attendait d'elle, mais de la chasse à courre, à tir, de cerfs, de daims, de chamois, de renards, de lièvres, de faisans et de perdrix. Le soir, au lieu de faire la partie de piquet ou de dominos avec sa femme, il avait continuellement le nez dans un traité de chasse, dans la relation d'un voyageur, ou dans un cours d'histoire naturelle tout aussi menteur mais plus naïf, et il choisissait toujours les plus gros livres pour faire ses lectures, parce qu'il croyait des ouvrages ce qu'il croyait des hommes, que les plus grands sont toujours les meilleurs. C'est pour cela qu'il avait acheté, à raison de cinquante centimes le volume, les *Annales* in-quarto

du *Muséum d'histoire naturelle*. Peu à peu son imagination s'échauffait, et dans ses rêveries solitaires il se voyait au comble du bonheur, poursuivant la gazelle dans le Sahara, l'éléphant au cap de Bonne-Espérance, le lion dans la Numidie, la girafe en Abyssinie, le tigre dans le Bengale ; ou bien, revenant de ces pays lointains, il chassait le loup dans les Pyrénées, le chamois dans les Alpes, le renard en Angleterre, la loutre en Ecosse...

Tiens, en Ecosse ! dit-il en se frappant le front, voilà une idée ! Et il tomba dans une profonde méditation.

Le même soir le bon marchand, au lieu de faire sa lecture accoutumée, passa dans la chambre de sa femme, s'assit à côté d'elle au coin du feu, et lui dit :

—Madame Grassouillet, savez-vous ce que c'est qu'une LOUTRE, la loutre d'Europe, l'*enhybris* des anciens Grecs et Romains, le *mustela lutra* de Linnée, le *lutra vulgaris* des naturalistes d'aujourd'hui ?

—Non, mon mari.

—Mais vous connaissez bien les gants, les bas et les chaussettes de fil d'Ecosse.

—Certainement, puisque ce sont nos meilleurs articles de notre magasin.

—Vous en êtes bien sûre ?

—Parfaitement sûre.

—En ce cas, j'achèterai un fusil à deux coups, des bottes imperméables et un caniche.

—Je ne vous comprends pas.

—Vraiment ? Voici ce que c'est. La loutre a ordinairement deux pieds et demi (0,650) de longueur ; sa tête est comprimée, son corps très-long, sa queue aplatie horizontalement ; ses oreilles sont très-courtes, ses pieds palmés, ses yeux grands, ainsi que ses moustaches. Elle est brun foncé en dessus, d'un gris brunâtre en dessous, avec la gorge et l'extrémité du museau d'un gris clair. On en trouve des variétés accidentelles tachetées de blanc, mais ces individus sont fort rares. Cet animal appartient à la classe des mammifères, à l'ordre des carnassiers digitigrades, et à la famille des martres, ou, selon M. Lesson, à celle des lutras. Pour combien, croyez-vous, ma bonne amie, que nous en vendons par an ?

—Des loutres ?

Non, non, du fil d'Ecosse.

—A peu près pour douze mille francs, gants et chaussettes compris.

—Par conséquent, c'est un misérable bénéfice annuel de six mille francs ! Madame Grassouillet, nous triplerons cette année ce bénéfice ; quand on devient père de famille, voyez-vous, il faut penser à faire une dot à ses enfants.

—C'est très-bien penser, mon ami.

—Dites-moi : vous souvenez-vous d'où nous tirons notre fil d'Ecosse ?

—De Tisy, de Tarare et de Saint-Etienne.

—Eh bien, moi, j'irai en chercher en Ecosse même. Comme il est extrêmement fin et rusé.

—Le fil ?

—Non, l'animal dont je te parle, la loutre, je porterai un fusil à longs canons. Ensuite, si nous ne trouvons pas à le vendre pour Ecosse, nous le vendrons pour Irlande.

—La loutre ou le fusil ?

—Eh ! non, le fil.

—Si vous pouviez vous expliquer un peu plus clairement sur nos affaires commerciales, vous me feriez plaisir, monsieur Grassouillet.

—Rien n'est plus facile, et je vais te faire une citation qui te mettra de suite au courant. La loutre nage et plonge avec la plus grande facilité, et développe dans les eaux une agilité surprenante qu'elle est bien loin d'avoir sur la terre, où la brève de ses pattes la force presque à ramper. Jamais elle ne quitte le bord des eaux où elle pêche pendant la nuit ; le jour elle se cache sous une vieille souche ou dans un trou, et comme elle a l'oreille aussi fine que l'odorat, il est très-difficile de la surprendre quand elle est loin de son trou : à la moindre apparence de danger, elle s'élançe dans les ondes, plonge à une profondeur suffisante pour dérober sa trace, nage entre deux eaux et regagne ainsi sa retraite. Elle se plaît de préférence dans les pays solitaires et un peu montagneux, le long des petites rivières qui nourrissent des écrevisses, des truites et d'autres poissons, mais toujours à proximité des étangs, où elle va de temps à autre faire des excursions désastreuses ; car on a calculé qu'un seul de ces animaux peut détruire de cent à cent cinquante carpes par an. La loutre attaque aussi les rats d'eau, les mulots, les petits oiseaux, etc. Elle cherche dans les roseaux les nids de canards, de sarcelles, de bécassines, et en mange les œufs ; elle se jette sur les grenouilles, les couleuvres et autres reptiles ; mais pour cela elle ne se contente pas moins d'herbe tendre, d'écorce et de jeunes bourgeons, quand elle vient à manquer de proie vivante. Vous concevez donc, madame Grassouillet, que pour aller chasser la loutre en Ecosse, il me faut un fusil à longue portée, des bottes imperméables et un caniche.

En écoutant ces billevesées, la dame était devenue rouge de colère, et, à mesure que le coquelicot teignait ses joues, celles du mari devenaient pâles comme de la cire blanche. C'est un effet physiologique de contraste qui se rencontre le plus ordinairement dans les bons ménages, c'est-à-dire dans ceux où l'un des deux tendres époux a peur de l'autre. Dans ces cas, le plus poltron prend bien vite l'habitude d'une respectueuse soumission, éminemment propre à entretenir la paix conjugale. Or, comme M. Grassouillet avait contracté depuis longues années cette excellente habitude, et qu'il lut dans les yeux de sa tendre moitié l'orage qui allait bientôt éclater, il prit sur-le-champ le parti que prennent toujours les faibles, celui de la ruse, de cette ruse qui, dit-on, est l'esprit des sots. Je vous prie de ne pas la confondre avec la finesse, qui, au contraire, chez les femmes, est une preuve d'esprit, et encore moins avec la fourberie, qui constitue la finesse des escrocs.

—Ma tendre amie, reprit-il aussitôt, vous concevez bien que ce n'est pas pour chasser que je vais en Ecosse, et que la loutre n'est qu'une hyperbole commerciale pour endormir la concurrence. Sous ce prétexte, je vais accaparer tous les fils d'Edimbourg ; dans deux mois, j'arrive sans avoir éveillé les soupçons de nos confrères, et j'écrase toute la rue St. Denis sous une masse de véritable fil d'Ecosse, dont la mise en vente ne trouvera aucune rivalité. Vous concevez ?

—Je conçois, dit la dame fort radoucie (car au bout du compte, Mme Grassouillet, quoiqu'un peu vive, était fort bonne

femme,) je conçois que vous auriez tout aussi bien fait de partir incognito, sans en rien dire à personne, et surtout sans parler de fusil, de caniche et de bottes fortes.

Maintenant, transportez-vous tout d'un coup dans les pittoresques montagnes de l'Écosse, au milieu des bruyères et des roches sauvages qui entourent un beau lac aux eaux bleues; inspirez-vous de tout ce qu'un magnifique site a de poésie romantique. "Déjà le soleil..." Il me vient une idée, lisez cette description dans un des romans de Walter Scott, fût-ce dans une traduction de Defauconpret, par exemple le commencement du deuxième chapitre de la légende de Montrose, puis venons-en à mon ancien ami Grassouillet, dont le couteau de chasse, la veste parisienne, la casquette à visière et les bottes à l'écuyère contrastaient singulièrement avec la claymore, la toque, les sandales et le plaid écossais; mais Grassouillet ne s'en apercevait pas le moins du monde, parce qu'il n'avait jamais entendu parler de Walter Scott.

Assis sur le tapis vert d'un îlot, une douzaine de chasseurs écossais et un marchand de bonnets déjeunaient gaiement, en attendant que le soleil eût essuyé la rosée attachée aux calices blancs et roses des bruyères. Un caniche noir parisien, trois griffons pur sang d'Écosse, dormaient aux pieds de leurs maîtres, et un domestique fort alerte faisait de fréquentes visites à une petite barque amarrée au rivage pour en rapporter tantôt un pâté ou une volaille froide, tantôt une bouteille d'ale ou de porter excellents, ou une bouteille de vieux Bordeaux, encore meilleur à mon avis.

— Oui, messieurs, disait M. Grassouillet, je reçois avec le plus grand plaisir, je pourrais même dire avec la plus vive reconnaissance, votre fil de lin, vos pâtés d'Édimbourg et les précieux renseignements que vous voulez bien me donner sur le *lutra vulgaris* que nous allons chasser.

— La loutre, dit alors un des chasseurs, ne se creuse pas de terrier comme on l'a prétendu; mais si elle en trouve un tout fait, elle s'en empare volontiers et y loge ses petits sur un lit de bûchettes et de foin. Le plus ordinairement, elle se loge dans une vieille souche d'aune, de saule ou de peuplier, quelquefois dans un trou de rocher, une pile de fagots ou le premier trou venu. C'est là qu'elle porte sa pêche ou sa chasse pour la manger avec tranquillité et à l'abri de tout danger. Mais elle ne tient pas tant à son domicile qu'elle ne le quitte pour toujours et aille en chercher un autre à une grande distance, pour peu qu'on l'y ait inquiétée.

Elle met bas, en avril, trois ou quatre petits, qu'elle allaite pendant deux mois, et qu'elle abandonne ensuite. Si, à proximité d'un village ou d'une ferme, elle rencontre un vivier, elle n'ose pas y établir son domicile, et, dans ce cas, elle agit comme le putois, c'est-à-dire qu'elle commence d'abord par tuer tout le poisson qu'elle y trouve, puis, ensuite, elle en emporte autant qu'elle peut. Lorsqu'elle s'est établie sur les bords d'une grande rivière ou d'un lac comme celui-ci, ce qui arrive souvent, elle devient redoutable pour les pêcheurs, non-seulement parce qu'elle ruine leur industrie en détruisant le poisson, mais encore parce qu'elle manque rarement de couper leurs lignes et de trouer leurs nasses et leurs filets quand ils sont obligés de les laisser tendus pendant la nuit. Elle peut rester long-temps sous l'eau sans venir respirer à la surface,

mais néanmoins ce temps a une mesure, et cette faculté ne l'empêche pas de se noyer quelquefois quand elle est entrée dans une nasse d'osier et que la respiration lui manque avant d'avoir pu en couper les barreaux avec les dents.

— Je suis étonné, dit un autre chasseur, que vous soyez venu en Écosse pour chasser la loutre, car elle se trouve dans toute l'Europe, et elle n'est pas très-rare en France.

— Cela était vrai autrefois, répondit M. Grassouillet; mais les lois sur la chasse ont été si mal observées dans ma patrie, que cet animal y est devenu fort rare et ne se rencontre plus que par hasard. C'est dommage, car sa fourrure, surtout celle d'hiver, sans avoir un très-grand prix, a cependant quelque valeur, surtout depuis qu'on l'emploie beaucoup dans la chapellerie. Sa chair, que l'on mange les jours de maigre, est assez bonne, mais elle a une forte odeur de poisson qui ne plaît pas à tout le monde.

En France, nous ne chassons la loutre que très-rarement avec des chiens. Cet animal a la singulière habitude d'aller chaque nuit au même endroit, sur la grève, faire ses ordures auprès d'une pierre blanche que le hasard lui fait rencontrer sur le sable; on les reconnaît aux débris d'arêtes de poisson et de tests d'écrevisses qu'elles contiennent. Les chasseurs, qui connaissent fort bien cette habitude, vont s'embusquer à vingt pas de cette pierre, l'attendent au clair de la lune, et manquent rarement de l'y voir venir et de la tirer. S'ils ne la tuent pas raide, elle est perdue pour eux, car elle se jette dans la rivière et se sauve entre deux eaux. Quand elle se sent mortellement blessée, elle plonge, s'accroche au fond à quelques racines, se laisse noyer et ne revient plus sur l'eau. Si par hasard on l'a surprise loin du trou qu'elle habite ordinairement, elle se cache sous des racines ou des herbes épaisses, reste le corps entièrement plongé dans l'eau, et n'élève à la surface, pour respirer, que le bout de son nez, qu'elle a soin de cacher sous une large feuille de nymphéa ou autre plante. Elle demeure immobile, dans cette attitude, jusqu'à ce qu'elle soit assurée de l'éloignement du chasseur. Du reste, elle a beaucoup de finesse, et ne donne que très-rarement dans les pièges qu'on lui tend.

— Votre grand naturaliste, Buffon, a dit que la loutre ne s'apprivoise jamais.

— Et en cela M. Buffon s'est trompé. J'en ai vu une, ajouta M. Grassouillet, qui a vécu pendant deux ou trois ans dans le château d'un de mes parents. Elle suivait et caressait la domestique qui lui donnait habituellement sa nourriture; elle sortait et se promenait seule, rentrait de même, allait tous les jours se laver dans le bassin d'une fontaine qui jaillissait au fond d'une grande cour, dormait au coin du feu de la cuisine pendant tout l'hiver, et s'en était si bien emparée qu'elle en chassait les chiens et les chats. Quelquefois elle s'échappait la nuit pour aller pêcher dans un petit étang très-voisin du château; elle rentrait par les chatières, trous qu'on est dans l'usage, en Beaujolais, de faire aux portes pour livrer passage aux chats: le lendemain matin, des débris de poissons, trouvés dans la cuisine, dénonçaient son vol et prouvaient qu'elle venait dévorer sa proie à la place où on lui donnait ordinairement sa nourriture. Elle s'était fort bien accoutumée à manger les restes de la table, du pain trempé dans du lait et même la soupe des chiens. Après avoir donné cet échantillon de

les vagues bouillonnantes à une certaine profondeur. Le pas de course qu'avait pris mon bon ami Grassouillet ne convenait pas plus à ses bottes à l'écuyère qu'aux roches glissantes sur lesquelles il courait comme un fou ; arrivé sur le bord, qui était élevé verticalement à sept ou huit pieds au-dessus de la surface du lac, le malheureux ne put retenir son élan, et obéissant aux deux grandes lois physiques qui font tourner la terre autour du soleil, c'est-à-dire à la force d'impulsion et de projection, puis à la gravitation, il fut piquer une tête précisément à la place où la loutre s'était enfoncée. Les ondes entr'ouvrirent leur sein, se refermèrent sur lui, et c'en était fait du pauvre Grassouillet, si les gens du canot n'eussent vu sa mésaventure et ne fussent venus à force de rames à son secours.

Le marchand de fil avait, ainsi que je l'ai dit, une ténacité d'esprit que l'on appelle du caractère, de la fermeté, de la persévérance, des pensées immuables, etc., etc., chez les grands, et que chez nous autres, gens vulgaires, on nomme tout simplement de l'opiniâtreté ou de l'entêtement, ce qui, remarquez-le bien, n'empêche nullement de se laisser mener par sa femme. En conséquence, et quoiqu'il ne sût pas nager, il n'abandonna pas l'idée de s'emparer de sa loutre, et tout en faisant le plongeon, il tâtonnait au fond de l'eau pour la trouver. Il était temps que le canot arrivât, car lorsqu'on parvint à saisir, avec un croc, la genouillère d'une des bottes de l'infortuné, ce qui obligea de le retirer du lac les jambes les premières, il avait avalé plus d'eau limpide que n'en boit le plus maigre chanoine dans un dîner d'invitation. Cependant, il n'avait pas encore perdu connaissance, et il serrait convulsivement dans ses bras crispés la proie qu'il avait si vaillamment poursuivie jusque dans le sein des ondes, et qu'on ne put lui arracher des mains. " Je tiens ma loutre ! je tiens ma loutre !! " s'écriait-il avec enthousiasme, et il ouvrit les yeux. Mais, hélas ! jugez du désappointement du pauvre chasseur, quand il reconnut dans ses bras son malheureux caniche, criblé d'un coup de fusil et noyé.

Quinze jours après, M. Grassouillet, encore tourmenté par les restes d'un gros rhume, était assis au coin de son feu, dans la rue St.-Denis, à côté de sa femme à laquelle il ne dit pas un mot de loutre, de caniche ni de bottes à l'écuyère, en lui racontant les détails de son voyage.

Après neuf mois, madame fut fort étonnée de ne mettre au monde ni la fille ni le garçon pour l'un desquels on avait préparé une magnifique layette. Au dixième mois elle devint fort inquiète ; enfin, le onzième mois écoulé, une maladie grave, et plus encore le chagrin d'avoir été trompée dans les espérances les plus douces que puisse avoir une honnête femme, la conduisirent au tombeau. Son mari, désolé de sa perte, lui fit élever, au cimetière du Père-Lachaise, un superbe mausolée en marbre noir et blanc, et il fit graver en lettres d'or, sur le fronton, cette épitaphe de sa composition :

CI-GIT LA VERTUEUSE DAME ZÉORINE-ALOÏSE-EMMA

NELLY-SHEOTISTE-IDA TROUILLARD, EPOUSE

GRASSOUILLET, NÉE EN 1794, DÉCÉDÉE

EN 1846.

PRIEZ POUR ELLE

SON MARI, INCONSOLABLE,

CONTINUE, RUE SAINT-DENIS, NO 854, A TENIR UN

ASSORTIMENT COMPLET DE FIL D'ÉCOSSE,

GANTS, CHAUSSURES ET AUTRES

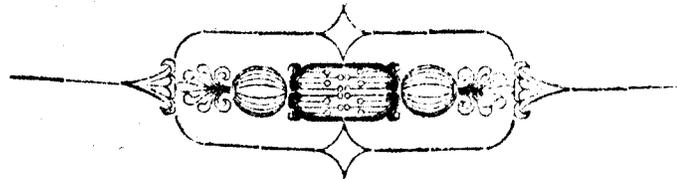
FOURNITURES, LE TOUT

AU PLUS JUSTE

PRIX.

Le diable parvient toujours à semer quelques mauvaises pensées dans l'âme d'un saint homme, et Grassouillet nous en fournit un exemple. A travers les élans réels de sa douleur, il lui venait quelquefois à l'esprit que sa tendre épouse le contrariait sur ses goûts pour la chasse, pour l'histoire naturelle et pour les voyages ; qu'il n'était pas tout à fait le maître chez lui, et qu'elle l'avait constamment empêché de prendre un port d'arme. Alors les démons consolateurs se glissaient furtivement dans son cœur sous les formes d'un fusil de Lepage, d'un permis de chasse, et d'une promenade au Jardin des Plantes en attendant mieux. Dans les commencements de son deuil, il allait tous les dimanches voir la girafe et l'éléphant, et c'est là que j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance, comme vous allez le voir.

(A CONTINUER.)



LE POISSON D'AVRIL.



VOICI un usage à peu près oublié aujourd'hui, et cependant, il n'y a pas longtemps encore que le poisson d'avril était en honneur, non pas précisément à Paris, mais dans les provinces, où l'attachement aux anciennes coutumes est singulièrement tenace.

L'origine de cet usage est obscure et presque inconnue. Mais, avant d'en rechercher les traces, permettez-nous de vous raconter un des plus curieux poissons d'avril dont le bon vieux temps nous ait légué le souvenir.

C'était vers la fin du dix-septième siècle. Il existait à Caen un brave abbé, appelé l'abbé de Saint-Martin, original toujours crédule au dernier point, bonhomme pardessus tout. Ce personnage était, pour les sociétés de la ville, un divertissement que les habiles faisaient alterner avec la lecture de la *Gazette de France* ou du *Mercure-Galant*. Notez que le digne ecclésiastique sacrifiait aux muses, et se proclamait un dévoué serviteur des sciences et des lettres; mais ses ouvrages étaient à la hauteur de ses idées et de sa conduite. Il publia, entre autres, un livre bizarre, singulier, absurde, intitulé : *Le Moyen de vivre en santé au delà de cent ans*. Or, il était difficile après cela de ne pas jouer quelque bon tour à l'auteur : Les nouvelles de la cour en fournirent bientôt l'occasion.

Les gazettes étaient remplies de détails circonstanciés sur l'arrivée en France et sur la réception à Versailles des ambassadeurs siamois, venus à point pour rendre un peu de gaieté au pauvre grand roi, tout brisé par le remords dont sa conscience était bourrelée. C'était une distraction que le confesseur pouvait facilement permettre.

Comme bien vous pensez, les sociétés de Caen s'entretenaient longtemps de cet événement, qui faisait grand bruit, et notre bon abbé ne fut pas des derniers à s'enquérir des histoires merbeuses racontées à ce sujet. Il ne parla plus, ne pensa plus, ne rêva plus qu'aux ambassadeurs siamois. Alors une idée des plus folles traversa la cervelle de quelques gens du bel air; certains de trouver appui dans toute la ville, plus certains encore d'avoir un auxiliaire puissant dans la crédulité de leur victime.

Le premier avril arrivait dans quelques jours.

On annonça à M. l'abbé de Saint-Martin que S. M. le roi de Siam, après s'être fait lire son admirable livre, avait été si charmé de l'incomparable découverte que ce livre renfermait, qu'elle avait résolu d'envoyer à l'auteur des ambassadeurs tant, qu'elle avait résolu de lui offrir le rang de mandarin et le titre de son premier médecin. Un homme est toujours faible à l'endroit de la vanité; un auteur doit l'être deux fois, en sa double qualité d'homme et de lettré.

Toute la ville s'en mêla : les gens les plus graves y prêtèrent volontiers les mains, les sévères magistrats tout comme les autres. Malgré leurs fonctions, ceux-ci aimaient aussi à rire, et

ce divertissement nouveau apportait un peu de variété à la monotonie de la question et de la torture, distractions ordinaires et dont ils se contentaient, faute de mieux. Tout fut prévu; il y eut autorisation du roi de France pour conférer à l'abbé les hautes dignités de mandarin et d'esculape. La mascarade fut complète. Le bonhomme dut se croire mandarin en toute sécurité, et ce fut grand plaisir de le voir revêtu et chamarré des insignes de ses nouvelles fonctions. Mais le jour d'avril passé, l'abbé ne put croire à ce poisson d'un nouveau genre, et deux années s'écoulèrent avant qu'il voulût bien reconnaître qu'on s'était moqué de lui. Aussi nos pères, pour en perpétuer le souvenir, nous ont laissé un témoignage écrit (1).

Cette histoire se passait quinze ans après la première représentation du *Bourgeois Gentilhomme*.

Mais revenons. Quelle est l'origine du poisson d'avril? Cette question a déjà été débattue avant nous, et plusieurs étymologies ont été proposées. Les uns prenant l'expression à la lettre, croient que cette coutume serait venue, je ne sais trop comment, de ce que le mois d'avril est peu favorable à la pêche et que plus d'un gourmand s'est vu, à cette époque, privé d'un plat délicat sur lequel son palais avait compté. Cette explication est à la rigueur suffisante pour le proverbe : *Manger du poisson d'avril*, mais quel rapport y a-t-il avec les mystifications du premier jour de ce mois? Aucun que je sache (2).

Un autre vient vous dire que ce proverbe a pris naissance sous Louis XIII, parce qu'un prince de Lorraine, retenu prisonnier dans le château de Nancy, se serait sauvé le premier jour d'un mois d'avril quelconque, en traversant la Meurthe à la nage. Et les Lorrains auraient dit avec infiniment de raison qu'on avait donné aux Français un poisson à garder. Nancy fut prise en 1635, or le dicton remonte un peu plus haut.

Enfin arrive une troisième et dernière opinion. Celle-là, nous la croyons bonne ou du moins satisfaisante : car, en fait d'étymologies, il faut peu affirmer, croire encore moins, et douter toujours.

Dans les premiers temps du christianisme, le clergé, afin de graver plus puissamment dans l'esprit des populations le sentiment et le souvenir des mystères de notre religion, eut recours à des représentations scéniques. Le peuple est toujours avide de spectacle, et son imagination, éternellement jeune, se laisse impressionner facilement. Il venait, aux grandes fêtes de l'année, écouter pieusement ces pièces religieuses, qui n'étaient pour lui qu'un commentaire vivant de l'évangile du jour. Rien

(1) La Mandarinade, ou histoire du Mandarinate de l'abbé de Saint-Martin, Caen, 1686, in-12.

(2) M. de Jolimont, *Monologie du mois d'avril*, opuscule spirituel qui n'apprend rien. L'auteur s'appuie sur ce proverbe :

Se faire en avril poissonnier,
On hors d'âge apprendre un métier,
On y profite d'un denier.

Ce qui ne nous donne aucune raison des jeux du 1er avril.

de profane ne se mêlait à ces jeux, si j'ose employer ce mot, et ce ne fut que plus tard, au XIII siècle, que des éléments profanes vinrent se mêler à ces cérémonies religieuses et en modifier à la longue le caractère tout sacré (1).

Or, la passion arrive le 3 d'avril. Dans les premiers jours de ce mois avaient lieu les représentations dont j'ai parlé, et le peuple écoutant avec terreur, voyait le Christ, raillé et renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Caïphe. Plus tard l'habitude rendit la terreur moins grande, et quelques railleurs impies, en revenant le soir de l'église, s'amusèrent à répéter la scène du matin aux dépens de leurs amis ou de leurs voisins. De là, l'origine probable de ce jeu du premier avril, et le nom de passion passant de bouche en bouche et n'étant plus guère compris, devint le mot poisson. Ce n'est qu'un des nombreux ex-

(1) M. Magnin, *Origine du théâtre moderne*.

emples de noms devenus inintelligibles, après avoir subi toutes sortes de transformations. Si jamais vous allez vous promener à Saint Denis, vous trouverez une place que l'on nomme place aux Gueldres. Eh bien! savez-vous quel nom elle portait autrefois, quand le monde entier se donnait rendez-vous à la foire du Landict? place aux Guesdes(2). Un honnête badigeonneur en fit un jour place aux Guêtres, ce qui signifiait tout autre chose. Le maire de l'endroit, averti de l'erreur par M. de Roquefort(3), fit rectifier la bévue, et la place devint définitivement place aux Gueldres, ce qui n'avait plus aucun sens dans aucune langue.

CHARLES DE SAINTE-MARIE.

(2) Guesde, c'était cette espèce de teinture appelée pastel.

(3) Roquefort, *Dictionnaire étymologique de la langue française*.

LE DOIGT DE DIEU.



I.

U commencement du mois d'octobre 1817, deux hommes atteignirent en même temps la porte principale de la prison civile de Valenciennes.

L'un d'eux portait le costume caractéristique des curés de campagne. Il paraissait âgé d'une soixantaine d'années, ses cheveux étaient

blancs, et sa figure douce et sérieuse avait cette gravité sereine que donnent à la physionomie une conscience paisible et une vie tranquille.

Son compagnon était habillé selon l'usage des plus pauvres paysans de cette partie de la France. Ses traits pâles et altérés, ses yeux où brillait l'égaré du désespoir, sa démarche tremblante et précipitée, tout dénotait en lui un de ces malheurs soudains, un de ces chagrins terribles et imprévus, contre lesquels le courage est inutile et la raison sans puissance.

Un troisième individu était assis sur une des bornes de la prison. Ses mains noircies par le travail, et son vêtement d'ouvrier, dénotaient suffisamment sa condition. Il se leva en voyant venir les deux personnes dont nous venons de parler, salua respectueusement l'ecclésiastique et serra la main du paysan.

— Oh! vous êtes heureux, vous, monsieur Pierre, lui dit-il, vous avez le droit d'entrer dans cette prison; vous pourrez la voir et la consoler!

Le paysan contempla le jeune homme, comme s'il eût douté que de telles paroles fussent sérieuses; puis, secouant la tête avec une déchirante amertume:

— Je suis heureux; dis-tu, Julien... je suis heureux, moi son père!... tu appelles ça du bonheur, juste ciel!

En parlant ainsi, Pierre fait un mouvement pour lever le lourd et retentissant marteau de fer; mais il hésite, sa main tremble, et il a bien de la peine à retenir une larme prêt à couler dans les rides de ses joues flétries.

Une fois entré dans la prison, son agitation s'accroît; tout l'étonne et l'effraie dans ce séjour nouveau pour lui: cette obscurité, ce silence, ces porte-clefs à l'air sinistre, et quand il pénètre dans le bureau du greffe pour faire viser la permission qu'il a obtenue de la préfecture, sa volonté essaie en vain de lutter contre sa douleur, et il s'écrie en joignant les mains:

— Ma fille, ma pauvre fille! elle est ici, messieurs; elle est innocente!

Le greffier retourne froidement la tête, regarde le paysan avec moins de compassion que de curiosité, et répond d'une voix endurcie par l'habitude;

— Silence! nous sommes ses gardiens et non ses juges!

— Pierre, dit l'ecclésiastique en pressant doucement la main du vieillard, quel homme est à l'abri de l'infortune? Il faut savoir la supporter sans faiblesse et sans murmure...

Plusieurs portes s'ouvrirent alors devant l'ecclésiastique et le paysan; ils parcoururent une longue enfilade de cours et de corridors et atteignirent enfin l'endroit désigné sous le nom de parloir. Pierre put entendre la voix rauque de l'aboyeur appeler Marguerite, et peu d'instans après, une jeune et belle fille, dont la pâleur momentanée contrastait avec une santé naturellement vigoureuse et fleurie, entra dans le petit espace réservé aux prévenues et aux condamnées.

pour démontrer sa culpabilité. Le mariage projeté entre Julien et Marguerite lui donna l'explication du vol ; le fruit de ce larcin, dans la pensée de la jeune servante, n'était-il pas la dot qu'elle voulait apporter à son fiancé ? Chacun tressaillit en entendant ces paroles ; car chacun comprit que cette insinuation rendait une condamnation presque inévitable.

Un avocat, nommé d'office, répliqua, mais sans chaleur, sans entraînement, sans conviction. Cette plaidoirie ne produisit qu'un médiocre effet, qu'une sensation passagère. Dénolé de voir Marguerite si mal défendue, le curé qui n'avait pas quitté Pierre un seul instant, qui l'avait soutenu quand il faiblissait, et l'avait encouragé dans cette triste épreuve, le vieux curé se leva, s'approcha de la barre, salua les juges et sollicita la permission d'être entendu.

—Messieurs, dit-il, personne plus que moi ne révère la justice ; tout en gémissant de ses rigueurs, nul plus que moi n'en reconnaît la nécessité, mais cette justice n'est-elle pas exposée souvent à l'erreur ?... Ne saurait-elle être abusée par de trompeuses apparences ? Dans l'absence de preuves positives qui ne laissent d'incertitude à aucune conscience, doit-elle oser rendre un arrêt qui peut ravir à un innocent la liberté, l'honneur à un père, le bonheur à toute une famille ? Oh ! permettez-moi de dire, messieurs, rien dans les débats qui s'agitent en ce moment devant vous, rien ne prouve à vos yeux l'innocence... Je l'ai connue enfant, reprit le vénérable ecclésiastique d'une voix tremblante, je l'ai vue naître et grandir ; c'est moi qui ai versé sur son front l'eau sacrée du baptême ; c'est moi qui l'ai admise aux délices de la sainte communion ; j'ai été le dépositaire de ses premiers désirs, de ses premiers secrets, de ses premières fautes, et je le dis en face de Dieu qui nous entend et nous juge, messieurs, jamais, jamais cœur ne fut plus chaste et plus ingénu... Marguerite, pendant quinze ans, n'a pas cessé d'être un modèle de piété filiale, de douceur, de dévouement... Comment croire que de coupables pensées se soient glissées dans l'esprit de cette fille modeste et sage ; comment croire que cette âme si pure se soit ouverte en un instant à la convoitise et au crime ?... Oh ! non, messieurs, une telle contradiction n'est pas dans la nature ; une semblable métamorphose ne peut si subitement s'accomplir... Non, Marguerite n'a pas succombé à une tentation honteuse ; elle n'a pas souillé les cheveux blancs de son père ; non, Marguerite n'a pas volé ses maîtres ; c'est moi qui l'affirme, la main sur le cœur et les yeux fixés sur la croix !

—Merci, monsieur le curé, merci, s'écria la jeune servante en joignant les mains.

Et son regard alla chercher dans l'auditoire le regard attristé de Julien, qui la contemplait avec des yeux pleins de compassion et d'amour.

Les avocats présents à l'audience, les juges, le président, l'avocat du roi lui-même, furent émus profondément par l'allocution simple et touchante du vieux curé, mais la réflexion et le sang-froid succédèrent à cette impression, et quand, interrogeant leur conscience, ils examinèrent scrupuleusement les faits ; quand ils eurent repoussé, comme contraire à l'impartialité de la justice, cet intérêt involontaire qu'on puise

toujours dans les larmes d'une belle jeune fille ; en présence des explications et des aveux de l'accusée, qui reconnaissait être restée seule dans l'appartement du notaire, le jour où l'argenterie avait disparu ; en accumulant toutes les preuves de détail qu'avaient fait surgir l'accusation et les inductions morales qui semblaient rattacher l'idée du vol au mariage projeté entre Julien et Marguerite, que vous dirai-je ? Après cet examen, la plupart des juges restèrent convaincus de la culpabilité de la jeune servante, et plusieurs voix de majorité décidèrent sa condamnation.

Deux cris déchirants accueillirent le prononcé de l'arrêt ; pâle et tremblante, Marguerite se leva, croisa légèrement les bras, et regardant ses juges avec cette sainte fierté, cette noble résignation qui ne rayonne jamais sur le front d'un coupable :

—Je suis innocente, messieurs ; vous avez condamné une innocente... Puisse Dieu vous pardonner comme je vous pardonne !

Réfugié dans un angle obscur du prétoire, un homme, jeune encore, la physionomie basse et sinistre, aux traits durs et fortement accentués, vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette, avait suivi les débats avec l'attention la plus soutenue, avec la plus vive curiosité. Un signe involontaire d'assentiment lui était échappé pendant la réplique de l'avocat du roi, et, lorsqu'après un mortel quart d'heure, les juges rentrèrent en séance, et que le président apprit au public et à l'accusée le résultat de leurs délibérations, cet homme sembla soulager d'un pesant fardeau et murmura à voix basse ces mots :

—Bien jugé !

—Peut-être... dit en passant auprès de lui un ouvrier jardinier qui venait d'entrer dans la salle, et qui s'avança jusqu'au bureau du président sur lequel il déposa une fourchette noircie.

—Messieurs les juges, s'écria-t-il, tout-à-l'heure, en bêchant un carré de terre situé derrière l'abattoir du boucher François, j'ai trouvé cette fourchette d'argent, qui vous aidera, je l'espère, à découvrir entièrement la vérité... En effet, de telles graines ne viennent pas d'elles-mêmes dans le sol... Celui qui l'y a mise avait intérêt à l'y cacher, et devait, sauf erreur, pratiquer le jardinage avec moins de succès que le vol...

L'homme à la casquette avait suivi le jardinier des yeux avec une visible inquiétude, qui s'était, à la vue de la fourchette, changée en véritable effroi. Enfonçant son bonnet sur son front, il jeta un regard oblique autour de lui et fit un mouvement pour s'esquiver ; mais un officier de police qui surpris de son attitude mystérieuse, l'observait attentivement depuis un quart d'heure, le saisit par le collet de sa blouse et le força de s'arrêter.

Cet incident produisit une certaine agitation dans la foule ; le président, voulant en connaître le motif, ordonna à l'homme à la casquette de s'approcher et de se découvrir, et Marguerite ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant le garçon boucher qui, le jour du vol, avait apporté la provision de viande chez le notaire Bresson. Le voile se déchira soudain devant elle, et une seconde lui suffit pour comprendre ce qui lui avait paru jusqu'alors inexplicable.

—Le voleur ! le voilà ! s'écria-t-elle d'une voix profondément convaincue.

—Le voleur ! le voilà ! répéta le jardinier ; car cet homme est précisément l'un des garçons du boucher François.

—Le voleur, le voilà ! pensèrent intérieurement les juges, en remarquant que la fourchette était marquée des initiales de M. Bresson.

Malgré leur vraisemblance, ces suppositions manquaient d'un caractère suffisant d'authenticité, et il était indispensable, pour déterminer le coupable avec certitude, d'éclaircir les obscurités dont était encore entouré ce vol mystérieux.

Le garçon boucher se renferma d'abord dans un système complet de dénégation et répondit avec une insolente fermeté ; cependant les questions habiles et pressées du président l'enfermèrent dans un cercle où il laissa bientôt son sang-froid et son audace ; elles le jetèrent dans des contradictions qui se tournèrent en armes contre lui ; on lui demanda l'explication de ces mots ; bien jugé ! que lui avait entendu prononcer l'officier de police, la cause du mouvement qui l'avait porté à fuir pendant la déposition du jardinier, et il n'alléguait que des raisons embarrassées. Enfin, vaincu dans cette lutte intelligente, où il avait la vérité pour adversaire et sa propre conscience pour accusateur ; las de se battre contre l'évidence d'une culpabilité qui déjà n'était plus douteuse pour personne ; sentant bien qu'à chaque minute il s'enfonçait plus avant dans le bourbier du mensonge ; il finit par avouer : — Comment, en se voyant seul avec Marguerite, il avait conçu l'idée de s'emparer du panier d'argenterie ; comment, feignant de sortir, il s'était d'abord caché dans la cuisine, puis derrière les rideaux d'une alcôve ; comment enfin il avait mis à profit l'entrée de Marguerite dans une autre pièce pour quitter sa cachette, pénétrer dans la salle à manger, se saisir de l'argenterie et disparaître par la porte qui donnait sur l'escalier, sans

que Marguerite put rien soupçonner ni rien entendre. La crainte d'être découvert l'avait décidé le premier jour à enfourer dans un coin du jardin les objets de son vol ; le lendemain, il avait eu soin de les déterrer pour les vendre à un receleur ; mais par un inexplicable oubli, une fourchette était restée dans la terre, — preuve accablante, témoignage en quelque sorte providentiel qui devait préserver la justice d'une faute et lui arracher une victime.

On conçoit que de tels aveux, en déplaçant le coupable, devaient aussi déplacer la peine ; mais ce qu'il est moins aisé de comprendre, c'est la joie du père, de Julien, du vieux père, à cette péripétie imprévue.

Pierre pressa contre son cœur sa fille chérie, sa pauvre Marguerite qu'il avait vu assise sur les bancs de l'infamie ; il couvrit de baisers et de larmes son visage qu'avait maigri la captivité ; il trouva, pour la plaindre, pour la consoler de tant d'humiliations et d'outrages, les éloquentes paroles que l'amour paternel seul peut inspirer ; et tous ceux qui entendirent l'obscur paysan exprimer dans son informe langage tant de touchantes pensées et de nobles sentiments, ne purent s'empêcher de remercier Dieu et de s'associer aux délices de son bonheur.

Marguerite, mariée depuis de bien longues années à Julien, habite encore aujourd'hui Valenciennes. Le notaire, pour réparer autant que possible l'injuste accusation qu'il avait fait peser sur elle, lui accorda une modique pension que lui ont continuée ses héritiers ; tout le monde la connaît, tout le monde l'aime, et si elle se plaît quelquefois à conter cette petite histoire, c'est pour rappeler à ceux qui l'écoutent qu'il n'est pas une justice qui ne soit sujette à l'erreur.

BÉNÉDICT GALLET.

NOTICE SUR GAËTE.



N prenant, le matin, le chemin de Naples à Rome, on arrive vers l'heure de midi, en passant par Capoue, sur le Garigiano, rivière qui, de Pontecorvo, baigne une petite province appartenant aux Etats du Saint-Siège. C'est le mélancolique Liris chanté par Horace :

*Non rura quo Liris quiescit
Mondet aqua, taciturnus amnis.*

Après avoir passé cette rivière sur un beau pont en fil de fer, à quelques cents pas de la mer, où elle se jette, on arrive dans le *Latium*, où l'on foule la voie Appienne, *via Appia, regina viarum*. Ce chemin, longeant la mer de très près, à l'aide de charmantes sinuosités, traverse un pays ravissant, orné de gigantesques cactus et d'orangers de la plus grande beauté. Cette contrée présente en toute saison, à l'œil du voyageur, un tapis de verdure mate qui enchante et qui inspire une mélancolie des plus suaves.

En parcourant la voie Appienne, votre vue plonge en plein dans le golfe de Gaète. Les maisons, d'une blancheur éblouissante, la forêt des mâts de vaisseaux réunis dans le port, les riches et magnifiques îles aux environs de Naples, les groupes de rochers en pleine mer, les vastes bâtimens du château de Gaète et ceux du couvent qui l'avoisinent, fournissent au touriste une des vues les plus riches, les plus variées et les plus ravissantes de l'Europe.

La route conduit d'abord à Molo-di-Gaète ; derrière cette petite ville, la chaussée se divise : l'une se dirige vers Terracine, et l'autre, longeant la mer, vous mène à Gaète. Près du bourg de Castellonne-di-Gaète, que vous laissez à votre côté, se trouvait jadis la ville de Cicéron ; une ruine des plus antiques indique au passant la demeure de l'émule de Démosthènes. Tout à coup vous apercevez la ville de Gaète, encadrée dans une forêt de riches et de magnifiques jardins-citronniers et d'orangers mêlés de quelques palmiers. Les maisons de la ville, bien groupées, des palais d'un style élégant, à terra-

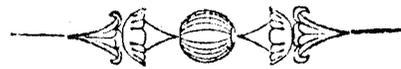
ses enchanteresses, donnent à Gaëte un aspect d'une beauté féérique. Dans les rues de la ville, l'œil admire la toilette et la beauté des Gaëtones ; leur mise recherchée les distingue parmi les plus élégantes italiennes. Leur beauté rappelle au touriste qu'il visite une ville bâtie en l'honneur d'une dame. C'était, dit-on, la nourrice d'Énée.

Dans le voisinage de Gaëte, le touriste trouve encore de quoi exercer son œil scrutateur dans d'imposantes ruines de théâtres, d'amphithéâtres, d'un temple de Neptune, des villes de Scaurus et d'Adrien. Comme l'artiste y trouve ample matière à y exercer son crayon ! Gaëte a un aspect d'aisance, et compte environ 12,000 âmes. Son port est vaste et beau. C'est ce port qui a donné, dans les annales de la guerre, quelque célébrité à Gaëte. Alphonse d'Aragon le fit d'abord fortifier ; ces fortifications furent plus tard continuées, sur un plan plus étendu, par Charles V. Il existe à Gaëte une belle citadelle où l'on remarque le style espagnol. Cette citadelle est dominée par une vaste tour de *Rolland*, où se trouve le monument funèbre de Lucius-Munatius-Plancus. Dans

l'intérieur on montre la tombe du connétable de Bourbon. A gauche de cette tour on aperçoit le château royal : c'est là où réside Pie IX. C'est là que ce pontife magnanime a cherché et trouvé un refuge contre les menées d'une poignée de *carbonari*, qui n'ont été forts que par la lâcheté de ceux qui avaient mission de maintenir l'ordre et le droit.

Pie IX n'est pas le premier pape qui ait été obligé de fuir devant l'ingratitude du peuple romain. Eugène IV ne fut-il pas obligé de se retirer devant les intrigues du dernier duc de Milan, de la famille des Visconti, qui avait excité les Romains contre lui. Une révolte à Rome ne présente rien de nouveau ; mais ce qui est nouveau, inattendu, incompréhensible, c'est le langage atroce de quelques feuilles italiennes au sujet de Pie IX, dont le cœur noble et généreux, brûlant de charité, bat pour le bonheur et la liberté de l'univers, et qui brisa les verroux et fit tomber les chaînes dont se trouvaient chargés tant de fils ingrats, qui, avant son pontificat, avaient conspiré contre son auguste prédécesseur.

L'ABBÉ T.



GAROLINE VANLOO.



Il y a dans un tableau de Carle Vanloo, toute une histoire touchante et mystérieuse que je veux vous raconter. Personne n'eût donné de cette ébauche de quoi payer un cigare ou un bouquet : moi, je l'ai vaillamment acheté un écu ; car je savais que c'était là une belle page pleine de larmes, écoutez : Caroline Vanloo fut l'œuvre la plus aimée de Carle Vanloo, un divin portrait qui est allé enrichir l'immortelle galerie du ciel. Le peintre avait dit à sa femme, Catherine Somis, surnommée la Philomèle de l'Italie :

Le Dieu d'amour grava ton portrait dans mon cœur,
Et je veux que l'Hymen m'en fasse une copie.

Madame Vanloo eut une fille et deux fils ; la fille fut le digne portrait de sa mère, plus belle, plus gracieuse, plus adorable encore ; pâle sous ses longs cheveux noirs, laissant tomber de ses yeux bleus, comme le ciel d'Italie, un regard angélique et charmant, vous parlant avec une voix qui allait au cœur, une voix faite pour chanter plutôt que pour parler. "O Raphaël ! Raphaël !" s'écriait Vanloo en contemplant sa fille. Quand le peintre avait fini de la regarder, c'était l'œil du père. Raphaël est un grand maître, mais Dieu est un plus grand maître ; Carle Vanloo regrettait de n'avoir pas eu plus tôt un pareil chef-d'œuvre sous les yeux. Caroline Vanloo avait dans sa belle figure je ne sais quoi d'éclatant, ce rayon du ciel, qui est un

présage de mort. En la voyant, on s'attristait comme à la vue de ces blanches visions de la jeunesse qui nous couvrent de leurs ombres fatales.

C'était moins une femme qu'un ange ; une rêverie nuageuse avait de bonne heure enveloppé son âme ; elle parlait peu, passait toute sa journée à lire ou à rêver, n'avait nul souci des plaisirs de ce monde ; au bal, elle ne dansait pas, elle n'accordait à la fête que son ravissant sourire ; on peut dire que son âme seule aimait la vie, son corps était un tabernacle de marbre. "Les livres la perdront," disait sans cesse le bon Vanloo, qui ne savait pas lire et qui ne voyait pas sans effroi ces milliers de lignes noires, courant les unes après les autres ; c'était pour lui des signes cabalistiques. Elle allait souvent lire ou rêver dans l'atelier, sous les yeux de son père, qui avait bien de la peine à lui arracher trois paroles. Il lui demandait conseil sur ses têtes de saintes ou de déesses païennes, elle ne répondait pas, mais son père l'avait vue : "Bien, très-bien ; ma fille, ne m'en dis pas davantage."

Un matin, plus pâle et plus rêveuse que de coutume, elle descend à l'atelier ; n'y voyant pas Carle Vanloo, elle va s'asseoir sur son fauteuil devant une toile à peine barbouillée de quelques coups de pinceau ; elle prend un crayon noir et se met à dessiner. Son père, qui la suivait, entre en silence dans l'atelier frappé de l'air inspiré de sa fille, il s'avance dans l'ombre d'un grand tableau, en murmurant : "Voilà bien les Vanloo ; ils savent dessiner avant d'avoir appris."

Au bout de quelques minutes, Caroline Vanloo dépose son crayon, tout en contemplant la figure qu'elle vient de tracer

Carle Vanloo va vers elle. Voyant tout à coup son père sans l'avoir entendu venir, elle pousse un cri : "Tu m'as fait peur," lui dit-elle en lui tendant la main.

A cet instant le pauvre père pâlit, il a vu la figure dessinée par sa fille ; cette figure, c'est la Mort ! voilà bien le linceul qui laisse entrevoir ce sein lugubre de la seule femme sans mamelles ; voilà bien ces pieds qui font le tour du monde en creusant une fosse à chaque pas ; voilà bien la faux terrible de l'éternelle moisson ! mais ce qui surtout effraie Vanloo c'est qu'à la tête de cette funeste création, Caroline Vanloo, sans le savoir peut-être, a donné ses traits angéliques à la mort ; ces traits sont à peine indiqués : tout autre que Vanloo ne reconnaîtrait pas la Caroline, mais Vanloo, Vanloo le peintre, Vanloo le père !

"Enfant, dit-il en cachant ses larmes par un éclat de rire forcé ce n'est jamais par là qu'on commence ; lève-toi, je vais te donner une leçon."

Caroline se lève en silence ; Carle Vanloo s'assied, efface d'une main agitée le dessein de sa fille, moins les traits de la figure, prend la sanguine et se hâte de faire une métamorphose. Déjà la tête s'anime d'un joli sourire, voilà des cheveux ébouriffés qui flottent au vent printanier, un gracieux contour a passé

sur les épaules, des ailes légères y sont attachées, ce n'est plus la Mort, c'est l'Amour.

Le peintre, sans désespérer, jette quelques accessoires : un carquois et des flèches, des colombes qui se becquettent, en un mot tout l'attirail. Caroline Vanloo, qui s'est penchée au-dessus de son père, suit son crayon avec un sourire doux et amer à la fois.

Quand Carle Vanloo eut fini, fini de dévorer ses larmes, il se tourna vers sa fille : "N'est-ce pas cela ? lui demanda-t-il en lui baisant la main.

—Non," répondit-elle en penchant la tête avec mélancolie.

Son père la trouvant plus pâle, la prit dans ses bras et l'emporta dans la chambre de madame Vanloo.

"La mort ! la mort !" s'écria la pauvre fille tout égarée en tendant les bras.

Dès cet instant, elle eut le délire. Je n'essaierai pas de peindre le désespoir de son père, il demeura près du lit de Caroline nuit et jour, priant Dieu pour la première fois de sa vie. Elle mourut à quelques jours de là. Ne pourrait-on pas dire qu'elle est morte du mal de la vie ?

Diderot croit qu'elle aimait l'impossible ou l'inconnu, c'est-à-dire l'idéal.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE III.

Le Rendez-vous des Pirates.



cinq lieues ; tandis que près que de deux petites lieues.

N'appelle Esterre, dans les Isles d'Amérique, une espèce d'enfoncement de la mer dans les terres, le long des côtes.

Quiconque est allé à l'île de Cuba et a visité la ville de Matance, a dû remarquer une longue langue de terre, au côté nord-ouest de la baie, qui s'avance dans la mer en décrivant une espèce de courbe vers l'est-nord-est. A partir de la ville jusqu'à l'extrémité de cette langue de terre, la distance est de la baie, sa largeur n'en est

Ainsi l'on comprendra qu'un vaisseau, qui est obligé de doubler cette pointe pour aller vers la Havane ou dans l'Ougat, est obligé de faire un circuit de près de dix lieues, quo lui aurait évité un canal coupé à travers la base de cette langue de terre.

Une chaîne de hautes montagnes escarpées venait se perdre au rivage à l'ouest de la base de cette langue de terre, en diminuant graduellement jusqu'à ce qu'elle se confondit avec le sol au niveau de la mer. Cette chaîne formait une espèce de croissant dont les cornes aboutissaient à la mer à l'est et à l'ouest, en décrivant une demi-lune assez considérable dans les terres. Une autre chaîne de roches, formait un autre croissant qui se trouvait comme inscrit dans le premier.

Ces deux chaînes étaient séparées l'une de l'autre par des fondrières impraticables, à travers lesquelles coulait une eau bourbeuse et verdâtre. A l'extrémité nord-est de cette chaîne intérieure, un rocher, couvert d'arbres rabougris, s'élevait à une hauteur considérable, et dominait l'affaissement que subissait, vers sa pointe, le plus grand croissant ; de manière que, du haut de ce rocher, on pouvait facilement distinguer la ville de Matance et toute la baie, suivre de l'œil tous les vaisseaux qui en sortaient et apercevoir, au loin dans la mer

ceux qui passaient au large ou se dirigeaient vers la terre.

En dedans de ce croissant intérieur, la chaîne de roches se divisait et revenait sur elle-même de manière à laisser un enfoncement en forme de fer à cheval, où la mer formait une esterre ou cul de sac, assez grand pour contenir six à sept vaisseaux, qui se trouvaient complètement cachés et du côté de la terre et du côté de la mer.

L'entrée de cette esterre était si étroite et tellement encombrée d'une espèce de joncs ou plantes marines, qu'il eut été impossible de soupçonner qu'elle existait, à moins que par accident quelque canot pêcheur ne se fut adossé dans le tortueux chenal qui, après avoir serpenté à travers ces prairies flottantes, aboutissait à un magnifique bassin d'eau. Ce qui était d'autant plus improbable qu'aucun canot pêcheur ne s'éloignait autant de la baie ou de la ville de Matance, ne dépassant jamais l'extrémité de la langue de terre, dont la pointe était connue sous le nom de la Pointe aux Cormorans, ainsi appelée en raison des milliers de Cormorans qui y faisaient leur séjour. Le chenal qui était presque caché à son embouchure, allait en s'élargissant, et était, ainsi que l'esterre, assez profond pour laisser flotter aisément un vaisseau qui aurait tiré douze à quinze pieds d'eau.

Une plage de sable blanc et fin bordait l'intérieur de l'esterre, et offrait comme une lisière blanche tout autour, ayant une couple d'arpents de profondeur, qui allait en s'élevant jusqu'aux pieds des rochers qui semblaient surplomber, à une hauteur de plusieurs centaines de pieds, le bassin d'eau qui gisait à leurs pieds. Du haut des rochers on ne pouvait percevoir la lisière de sable qui se trouvait au bas, et l'on eût cru qu'en laissant tomber une pierre, elle eut dû tomber dans l'eau.

Des hangars spacieux, construits en pierre sur la plage, servaient de dépôts aux trésors et aux effets de toutes sortes, que, depuis nombre d'années, y avaient accumulés ceux qui fréquentaient cette esterre. De grosses et massives portes, renforcées de barres de fer, des meurtrières pratiquées à l'étage supérieur de ces hangars, et garnies de couleurs vives, placées de manière à balayer l'esterre, en faisaient autant de forteresses. Une dizaine de maisons longues et larges couvertes en lataniers à triple rangs, servaient de demeure à cinq ou six cents personnes, de toutes couleurs et de toutes langues et de toutes nations. L'air sinistre et sombrement féroce de la plupart de ces personnes, leurs bizarres costumes, leurs occupations, leurs jurements, tout annonçait que cette société ne devait pas être fort scrupuleuse à l'endroit de la morale.

En effet cette esterre était le rendez-vous de tous les pirates qui, depuis plusieurs années, infestaient le golfe du Mexique et les mers adjacentes. Ils portaient leurs déprédations aux Antilles, dans les mers Caraïbes et jusque sur les côtes du Brésil, où plus d'une fois leur audacieuse férocité avait laissé des traces et des souvenirs sanglants de leurs passages.

Cette esterre avait été choisie par le fameux Lafitte, comme étant l'endroit le plus central et étant en même temps le plus sûr. Sa proximité de la ville de Matance, qui aurait semblé en faire un voisinage dangereux, était au contraire la cause de sa plus grande sécurité. Qui eut imaginé en effet que les pi-

rates eussent eu la telle audacité de venir se livrer ainsi pieds et poings liés, aux frégates Espagnoles qui croisaient sans cesse autour de l'Isle de Cuba? Attaqués par mer, ils se trouvaient bloqués, et ne pouvaient plus sortir! Les conjectures de Lafitte et ses prévisions s'étaient cependant vérifiées. Depuis plus de vingt-cinq ans, les pirates allaient et venaient sans que jusqu'alors on eut pu découvrir leur retraite. On s'était longtemps imaginé que leur rendez-vous était à l'Isle de Los Pinos, au sud-ouest de l'Isle de Cuba, ou bien encore dans les îles et les lagons de la baie de Barataria à la Louisiane.

Le fameux Lafitte n'existait plus depuis longtemps, mais il avait laissé à sa place, avec le titre de général, son lieutenant Antonio Cabrera, qui ne lui cédait ni en bravoure ni en audace et encore bien moins en cruauté.

Cabrera était le chef et le maître de tous ces pirates. Deux à trois actes de vigueur lui avaient valu l'obéissance la plus passive de leur part. Il avait reçu dans sa jeunesse une éducation distinguée, et était le fils cadet d'une illustre famille de Cadix. D'un caractère profondément dépravé, il avait été obligé de fuir sa patrie, afin d'éviter les rigueurs de la loi pour un meurtre qu'il avait commis de sang-froid. Après s'être, longtemps caché dans les bois, il s'était joint à une bande de brigands, et enfin avait trouvé dans les vaisseaux de Lafitte le théâtre où il put déployer toute l'atrocité de son caractère.

Remarqué par Lafitte pour son courage et par les pirates pour sa férocité, il remplaça bientôt le lieutenant de Lafitte, qui avait été tué en montant à l'abordage d'un navire marchand.

Quand Lafitte abandonna la vie de pirate et le siège de ses exploits, Cabrera fut unanimement choisi pour chef par tous ceux qui avaient partagé ses périls et admiré son courage, son sang-froid et son admirable présence d'esprit dans les plus critiques conjonctures. Féroce jusqu'à la frénésie, il n'avait aucun de ses élans généreux qui quelquefois caractérisent la vie de certains pirates, cependant ses compagnons l'aimaient pour son impartiale justice; jamais il ne voulut prendre plus que la part d'un simple matelot, quand il s'était agi de partager le butin pris en course. Sévère pour la discipline, aucune faute ne trouvait grâce devant lui; d'une rigueur outrée dans le service, il se fit bientôt des ennemis mais sa vigueur sut bientôt mettre fin à tous les murmures. Un jour que l'un de ses matelots refusait d'accomplir un ordre qu'il lui avait donné, il lui creva la poitrine d'un coup de pistolet. Une couple d'exemples de cette nature eurent bientôt satisfait les mécontents qu'ils avaient trouvés dans Cabrera un autre Lafitte; et tout fut fini.

Quatre vaisseaux étaient mouillés dans l'Esterre. Une polacre et une corvette armées chacune sur le pont de seize canonnades et d'un canon de chasse de gros calibre sur l'avant, et deux petits sloops montés chacun de six canons. Leurs coques longues et effilées, pincées à l'avant, leurs grandes voiles et la prodigieuse hauteur de leurs mâtures annonçaient que tous ces vaisseaux étaient faits pour la course bien plus que pour le transport.

Les divers groupes nonchalamment étendus à l'ombre, savouraient le parfum de leurs cigares les uns racontaient les aventures de leur jeune âge, les autres dormaient, ceux-ci s'a-

musaient à boire, ceux-là à des jeux de cartes, de loto, de quino et de rouge et noir.

Cette vie d'oisive inactivité que les pirates menaient dans l'esterre depuis plus d'une semaine, commençait à les ennuyer.

—Je voudrais bien savoir si le général prétend nous tenir ici encore bien long tems, demandait un tout jeune homme encore, à un mulâtre d'une taille colossale.

—Piétro, ne t'impatientes pas ; tu en auras bientôt assez ! Dans dix ou douze jours nous pourrions commencer à nous préparer.

—Quoi ? faut-il attendre encore tout ce tems-là ? Ne pourrions-nous pas aller faire une toute petite visite aux environs de la Havane par exemple, pour voir si nous ne rencontrerions pas quelques uns de nos bons amis, messieurs les allemands. S'ils ne sont pas toujours riches en or, ils ont souvent de certaines gentilles petites créatures, comme celle qui est prisonnière dans la case du général, et qui depuis une semaine est assez bête pour se laisser mourir de faim et se dessécher à force de pleurer, plutôt que de...

—Chut ! Piétro, ne parles pas de l'Alsacienne ; le général en est fou d'amour, il en est jaloux comme un tigre, et ce qui me surprend, c'est qu'il me semble, foi d'honnête homme, trembler, comme s'il avait peur, quand il lui parle.

—Eh bien ! parlons d'autre chose, ça vaudra peut-être mieux en effet. Pourquoi le général n'est-il pas venu nous voir depuis deux jours ? Il me semble qu'il ne faut pas tant de temps pour aller à Matance ! et son Alsacienne, s'il l'aide tant... Ah ! c'est vrai, j'oubliais, il n'en faut pas parler ! Mais après tout, nom d'un tonnerre, pourquoi n'en parlerai-je pas moi ? Qui est-ce qui m'en empêchera ici ?

—D'abord la prudence, en second lieu le respect pour le sexe, en troisième lieu, et le mulâtre regarda fixement Piétro dans les yeux.

—Et en troisième lieu, quoi ?

—Et en troisième lieu parceque, entends-tu, je ne veux pas qu'on fasse de réflexions sur la prisonnière du général.

Piétro se mordit les lèvres. Il ne savait que penser du mulâtre. Était-ce obéissance et respect pour Cabrera, ou amour pour l'Alsacienne qui portait le mulâtre à en agir ainsi ? Piétro n'aimait pas Cabrera et encore moins le mulâtre ; il eut donné beaucoup pour connaître les motifs de sa conduite en cette circonstance.

—Mais il me semble, mon cher Burnouf, reprit Piétro après un instant de silence, que le général ne devrait pas être si particulier sur son Alsacienne ; car après tout, ce n'est pas lui qui l'a fait prisonnière ! En bon droit et en stricte justice elle doit l'appartenir à toi Burnouf, car c'est toi avec ta polacre qui as attaqué l'allemand, et quoique Cabrera soit arrivé avec sa corvette quelques minutes après que tu fus monté à l'abordage, c'était encore un de tes gens qui avait empoigné l'Alsacienne ; Cabrera n'avait pas le droit de s'en emparer.

Piétro en prononçant ces paroles d'un air presque indifférent, n'en avait pas moins suivi avec attention l'expression de la physionomie du mulâtre, dont les épais sourcils s'étaient contractés à mesure que Piétro parlait.

—Les roches entendent, répondit le mulâtre en baissant la voix ; éloignons-nous un peu d'ici.

Et le mulâtre et Piétro allant à quelques distances, ce dernier tressaillant involontairement de l'expression féroce du mulâtre.

—Tu penses donc que j'ai droit à l'Alsacienne ?

—Mais, sans doute. Et nous avons été tous surpris de voir que tu te soumisses si bonassement à te la laisser enlever par le général.

—Oui, mais sais-tu que ç'aurait été une lutte à mort entre le général et moi.

—Tu as donc eu peur, toi, Burnouf, toi qu'on désigne pour notre prochain général, au cas où Antonio Cabrera viendrait à mourir ou à nous abandonner.

—Peur, nom d'un cratère, peur, moi, Jean Burnouf !

—Dam, aussi, pourquoi ne l'as-tu pas disputée au général ? Je vais te dire, c'est que je n'étais pas trop sûr que j'avais le droit de mon côté ; car vois-tu, sans l'arrivée opportune de la corvette, la polacre et son équipage et moi, par dessus le marché, étions tous l'ambés. Je craignais que nos gens se décidassent en faveur du général, ce qui, sans m'avancer, m'aurait rendu tout au moins suspect, pour ne pas dire plus ; et avec le général il ne fait pas bon s'y frotter, à moins qu'on ne soit bien sûr de son coup. J'ai mes plans ; je t'en parlerai plus tard. En attendant, il serait à propos d'avoir l'opinion de nos gens.

En ce moment un coup de sifflet se fit entendre sur le roc au-dessus et se renouvela par trois fois. C'était le signal de l'arrivée de quelqu'un de la bande.

Aussitôt une échelle de corde fut hissée par le moyen de palans. Cinq minutes après un homme, revêtu d'une blouse grise et couvert d'un large feutre blanc, parut au milieu des pirates, qui s'étaient tous levés pour le recevoir. Cet homme c'était Antonio Cabrera.

—Allons, mes enfans, bonne nouvelle ! nous avons assez fainéantisé pendant ces huit derniers jours. En avant, et alertes. Il y a un million de pesos duros que la providence nous envoie.

Houzza ! houzza ! Viva el général Antonio Cabrera ! Crièrent tous d'une voix les pirates, en agitant leurs chapeaux dans les airs.

—Il me faut trois cents hommes. Toi Burnouf, prends cinquante hommes que tu embarqueras avec l'équipage de la Polacre. Je vais en choisir cinquante que j'ajouterai à mon équipage et nous partirons.

Oui, oui, général, répondit Burnouf ; et il s'élança pour exécuter ces ordres.

—Piétro, continua Cabrera, tu vas rester dans l'esterre ; c'est à toi que je remets le commandement en mon absence. Tu tiendras constamment un homme en sentinelle sur le cap, et les sloops parés à faire voile au premier signal.

—Oui, mon général.

—Attends, j'ai encore quelque chose à te recommander, et Cabrera se penchant à l'oreille de Piétro lui dit quelque chose qui sembla faire grand plaisir à ce dernier, car sa figure s'épanouit.

—Oui, oui, mon général. Comptez sur moi, je n'y manquerai pas.

—C'est bon. Maintenant mes enfans pressez l'appareil,

je vais monter sur le cap pour jeter un dernier coup d'œil et voir si la mer est claire pour sortir.

Cabrera en un clin d'œil fut sur le cap, d'où il put voir, à l'est de la langue de terre, le Zéphyr qui s'avancait vers la pointe aux Cormorans. Il n'y avait pas de temps à perdre ; dans moins d'une demi heure le Zéphyr l'aurait doublée, et il eut été imprudent de sortir de l'esterre à la vue d'un vaisseau. Un malheur pouvait faire découvrir la retraite des pirates, qu'il leur importait tant de tenir cachée !

Cabrera descendit avec précipitation pour hâter par sa présence et presser l'appareillage.

Un homme placé en vedette au haut du cap, suivait les mouvements du Zéphyr et avait ordre d'en donner avis par des signaux, aussitôt qu'il serait arrivé à la pointe aux Cormorans.

Malgré les efforts inouis que firent ces hommes altérés d'or, de sang et de carnage ; malgré l'activité déployée par Cabrera et tous les chefs qui se multipliaient pour presser les opérations. Il était évident que le Zéphyr doublerait la pointe avant que les pirates pussent mettre en mer. Il leur fallait touer à travers le chenal la polacre et la corvette. Déjà les vaisseaux étaient prêts ; déjà trois cent hommes forts et robustes, jetés dans une vingtaine de canots et de chaloupes, remorquaient à leur suite la polacre et la corvette.

Cabrera pour une dernière fois courut au cap pour juger par lui-même du temps qu'il lui restait. D'un coup d'œil il vit qu'il était trop tard. Déjà le Zéphyr, semblable au coursier qui, impatient du mors qui le retient, agite sa crinière et encense de sa tête en sollicitant les rênes, commençait à plonger dans les vagues plus profondes au milieu desquelles sa proue se relevait en secouant les flots d'écume qui l'inondait. Malédiction ! murmura Cabrera, il est trop tard !

Et cet homme osa maudire la providence de ce qu'elle ne lui permettait pas d'accomplir un crime !

Ronaldo, cria-t-il à l'homme qui avait été posé en vedette sur le cap, et qui se trouvait à quelques pas de lui, descends vite, avertis nos gens d'arrêter et de demeurer chacun dans la position où il se trouve, la rame au bras. Cours et alerte ! tu remonteras quand je t'en donnerai le signal.

Cabrera, appuyé sur le tronc vermoulu d'un vieux chêne, semblait visiblement contrarié. Pendant quelques instans il suivit avec découragement le Zéphyr, qui fuyait comme une mouette en courant la bouline.

Tout à coup Cabrera se redressa, détacha sa cravatte et l'étendit au vent. Un sourire de satisfaction vint agiter ses lèvres ; son front se dérîda. La cravatte flotta en s'agitant du côté de Matance.

— Enfin, s'écria Cabrera, enfin, je les tiens, ils ne pourront m'échapper cette fois. Le vent a sauté au nord nord-ouest. Le Zéphyr ne peut poursuivre sa route sans virer de bord et s'il vire de bord, nous pourrions sortir de l'esterre sans danger. Et alors nous verrons. A moi le Zéphyr, à moi le Million, à moi la Vengeance !

En effet ce qu'avait prévu Cabrera arriva. Le Zéphyr fut obligé de virer de bord et de courir une bordée en s'éloignant en ligne droite de la pointe aux Cormorans. Cabrera suivit encore quelques instans le Zéphyr avec sa longue-

vue, et après s'être assuré que la pointe aux Cormorans marquait complètement la sortie de l'esterre à la vue du Zéphyr, il donna à Ronaldo le signal de remonter, et descendit à la hâte. Arrivé sur la plage, il envoya un de ses gens dire à Burnouf de sortir aussitôt qu'il le pourrait les deux vaisseaux de l'esterre, de ne pas l'attendre qu'il les rejoindrait avant qu'ils fussent hors du chenal. Après avoir donné quelques ordres à ceux qui devaient rester à terre durant son absence, Cabrera se dirigea rapidement vers sa case où il n'avait pas mis les pieds depuis deux jours. Il ne put réprimer les battements de son cœur en approchant de sa demeure où l'Alsacienne était tenue prisonnière. A mesure qu'il approchait, il sentait sa résolution s'affaiblir ; son pas se ralentit malgré lui, un léger froncement vint contracter ses sourcils. Je n'irai pas, se dit-il à lui-même ; à quoi bon ? encore des pleurs, des pleurs, toujours des pleurs ! Je devrais l'étrangler, et cependant je ne sais ce qu'il y a dans son grand œil noir qui m'étonne, qui me désarme, qui me brûle à travers ses paupières humides. Je ne me connais plus. Cabrera s'émouvoir devant une femme ! Et il s'était arrêté, irrésolu. Non, je n'irai pas ; à la guerre, au feu, à la mort d'abord, et après..... après nous verrons qui l'emportera de nous deux ! Et il s'élança vers un petit canot qui était sur le bord de l'eau, saisit l'aviron et en peu de temps il eut rejoint sa corvette qui, ainsi que la polacre, débouquait du chenal tortueux de l'esterre.

Dix minutes après, les deux navires pirates étaient en pleine chasse, et couraient, toutes voiles dehors, à la poursuite du Zéphyr.

Pietro était resté à terre, chargé du commandement en l'absence de Cabrera, et avec les plus pressantes recommandations de sa part de veiller sur l'Alsacienne, et de lui procurer tous les comforts dont elle pourrait avoir besoin.

CHAPITRE IV.

Le Docteur Leon Rivard.

Pendant que les scènes que nous avons racontées dans le chapitre précédent, se passaient aux environs de Matance, il se préparait à la Nouvelle-Orléans un infernal complot, dans le but de priver le capitaine Pierre de St. Luc de la succession de feu Alphonse Meunier.

Le No. 7, rue des Bons Enfants, dans la troisième municipalité de la Nouvelle-Orléans, faubourg Marigny, était une maison basse, à un étage, en briques. Des persiennes vertes, aux croisées, étaient constamment fermées. Cette maison se trouvait entourée de jardins qui l'isolaient des maisons voisines. Sur la porte d'entrée une vieille plaque de cuivre jaune portait pour inscription "Le Docteur Rivard." La poussière et les fils d'araignée semblaient avoir été laissés sur les persiennes afin d'en protéger les peintures contre les injures du temps. Un certain air d'antique négligence régnait autour de cette habitation.

En entrant dans cette maison, une espèce d'anti-chambre servait d'étude à une couple de clercs en médecine, en même temps que de salle d'attente aux nombreux patients qui composaient la clientèle du docteur Rivard. De l'anti-chambre on passait dans la salle des consultations, et de cette dernière dans le cabinet du docteur.

De vieux meubles à la Louis treize, rares et usés, une table carrée recouverte d'un tapis qui une fois fut vert et dont la couleur tirait actuellement sur celle du tabac, un large fauteuil rembourré en maroquin jadis rouge, quelques papiers épars sur la table. Tel était le cabinet où nous devons entrer, pour assister à la scène qui s'y passa le 28 octobre 1836, trois jours après la publication du Testament dont nous avons parlé dans le premier chapitre de cette histoire.

Un homme de quarante-cinq à cinquante ans, mais qui paraît en avoir soixante, aux cheveux courts et grisonnants, que recouvre une petite calotte dont l'étoffe se perd sous une épaisse couche de graisse, est assis dans le fauteuil. Les deux coudes appuyées sur sa table et la tête encaissée entre ses deux mains, il semble absorbé dans la lecture d'un document qui se trouve devant lui. Deux bougies jettent leur vive clarté sur le document; l'espèce d'ombre que ses mains projettent sur sa figure, empêche de distinguer la contraction de ses lèvres et les plis qui sillonnent son front chauve et aplati, fuyant en arrière comme une tête de serpent. Ses gros yeux à fleur de tête sont cachés sous une immense paire de besicles en cuivre aux verres ronds et de couleur verte.

De temps en temps il regarde à une pendule en bois qui est au fond de son étude, puis il se remet à lire le document que pour la vingtième fois il a déjà parcouru.

—Il est en règle, s'écrie-t-il à haute voix et se parlant à lui-même, il est en règle ! Comment faire ? Cinq millions en biens fonds et en bel et bon argent !... Et le docteur Rivard, car c'était lui, s'était levé et après avoir parcouru deux à trois fois d'un pas rapide l'étude où il était, il s'arrêta devant l'horloge.

Neuf heures treize cinq minutes ! mais que peut-il donc faire ? Je ne comprends pas ce retard. Il aurait dû être ici à neuf heures précises. Je vais attendre encore dix minutes, et s'il ne vient pas, j'irai voir moi-même où il peut être allé et ce qui peut le retenir.

Il se mit encore à parcourir son étude à pas longs et rapides, en allant de son fauteuil à l'horloge et de l'horloge au fauteuil. A chaque tour il regardait au document et jetait en retournant un coup d'œil impatient sur l'horloge. Enfin en n'y pouvant plus tenir, il agita avec violence le cordon d'une clochette, qui se trouvait près du fauteuil et qui communiquait à la cuisine.

Une vieille négresse accourut, s'essuyant les mains à son tablier de coton blanc.

M. Pluchon n'est-il pas encore arrivé, Marie ? n'est-il venu personne me demander ?

—Non, mon maître.

—Marie, tu connais M. Pluchon ?

—Oui, mon maître.

—Eh bien ! aussitôt qu'il viendra, tu le feras entrer.

Je ne suis à la maison pour personne autre, entends-tu, Marie ?

—Oui, mon maître.

—Quel temps fait-il ?

—Il mouilli, à grosorage ; la pli y tombé comme une soupe.

—C'est bon, Marie, tu vas te mettre sur le perron de la porte et attendre là, jusqu'à ce que M. Pluchon arrive, et tu le feras entrer, mais pas d'autres, entends-tu ?

—Mais, mon maître, moué y fais le souper pou li, mon la marmite y es au feu, personne pour veillé li.

Au diable ta marmite et toi aussi—Vas où je te dis.

Et la négresse s'en alla en grommelant entre ses dents ; méqué y a donc, le docteur, y fâché contre son l'horloge, contre son le soupé, contre moué, contre tout l'y monde, gros la tempête y va venir ! Moué attrapé les coups, ça sûr, si n'a pas son le soupé ; et ça sûr aussi y aura pas soupé, car mon la marmite va renversé, si personne pou veillé li, et ça sûr personne pou veillé li, si moué pas là. Sacré mossié Plichon !

Ce n'était pas le temps qui inquiétait la négresse, quoiqu'une pluie froide et glacée tomba avec abondance ; le vent soufflait par raffales, la nuit était noire, la rue déserte et obscure, à peine éclairée à de longs intervalles par des lanternes dont les vitres brisées avaient, dans plus d'un endroit, laissé le vent éteindre les lumières. Quelques lanternes intactes conservaient encore cependant leur lumière pâle et lugubre et luttaient, en se balançant, contre les efforts du vent.

—Sacré M. Plichon, murmurait la négresse, pourquoi y pas venir tout suite ? y va été cause mon la marmite va renverser, et mon maître baté moué, si moué donné pas li son le soupé, sacré mossié Plichon ! La pli y tombé comme tout ; mais ça, c'est égal, moué pas fondre comme sucre, moué coutumé !

Et la vieille Marie, stoïquement assise sur le perron de la porte, plongeait de son œil unique à travers l'obscurité de la rue—Il lui sembla entrevoir dans la distance une ombre indistincte qui passait sous la réflexion d'une lanterne.

—Qué qu'un vini, ça c'est sûr.

Et elle se baissa presque jusqu'à terre pour mieux voir. A mesure qu'elle regardait, il lui semblait que l'obscurité augmentait ; elle ne distinguait plus rien, mais bientôt elle put entendre les pas précipités d'un homme qui accourait. Cette fois elle ne s'était pas trompée. Un petit homme, armé d'un immense parapluie de coton, s'arrêta devant la négresse.

Oh ! c'est vous mossié Plichon. Encore un peu vous ferez renversé mon la marmite. Entri mossié Plichon, mon maître attendé li depuis tantôt longtemps.

En effet cet homme, c'était M. Pluchon, qui, sans faire attention à ce que lui disait la négresse, entra dans la maison et se rendit jusqu'au cabinet du Dr. Rivard, qu'il trouva dans l'acte de prendre son chapeau et sa canne pour sortir.

—Bonsoir, M. Pluchon.

—Bonsoir, docteur.

—Mais qui est-ce qui vous a donc retenu si longtemps ? j'allais justement sortir, pour savoir ce qui vous était arrivé, quand vous êtes entré.

—Asseyons-nous d'abord, je n'en puis plus de fatigue, je suis tout essouffé et mouillé jusqu'aux os.—Ne pourriez-vous me donner un petit verre de cognac ?

—Avec plaisir. Prenez haleine, et racontez-moi ce qu'il y a de nouveau. Avez-vous vu M. Jacques, le greffier de la Cour des Preuves ?

—Attendez un peu. J'en ai bien d'autres à vous conter.

Et M. Pluchon ayant ôté sa redingotte, qu'il plaça sur le dos d'une chaise, et après avoir mis son large parapluie dans un

coin, se servit d'un énorme verre de cognac qu'il avala d'un trait, en regardant avec ses petits yeux de furêt la figure inquiète du Dr. Rivard.

—Qu'y a-t-il donc, mon cher M. Pluchon ?

—Mauvaise nouvelle.

—M. Jacques se douterait-il de quelque chose ?

—Pas le moins du monde. Au contraire il m'a pressé ce soir d'accepter son offre et de commencer, dès demain à huit heures du matin, à mettre en ordre toutes les vieilles paperasses qui se trouvent dans les voûtes du greffe de la Cour des Preuves. Après avoir fait semblant de disputer sur le salaire, j'ai fini par accepter.

—Mais, tout va pour le mieux ! Il ne vous sera pas difficile d'enlever la petite cassette de maroquin rouge, à clous jaunes,

—Vous la connaissez bien, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, je la connais bien ; je l'ai encore vue ce matin, quand je suis allé avec M. Jacques dans les voûtes du greffe, sous prétexte d'examiner la besogne que j'aurais à faire.

—Qu'est ce qui peut donc vous agiter ainsi ? Il n'y avait que M. Jacques à craindre.

—Le navire à trois mats, le Sauveur est arrivé !

—Le Sauveur est arrivé !

—Arrivé ; oui, ce soir à cinq heures ; il est maintenant amarré au quai, au pied de la rue Conti !

—Et le Zéphyr ?

—Le Zéphyr est attendu d'un jour à l'autre. Peut-être cette nuit, peut-être demain. Le capitaine du Sauveur que je reconnus, par un pur hasard, au café de la bourse St. Louis, m'a dit qu'ils avaient fait route ensemble depuis Rio jusque par les 23 degrés de latitude nord, où il avait laissé le Zéphyr qui devait relâcher à Matance dans l'île de Cube. C'est la rencontre du capitaine qui m'a retenu si longtemps.

A mesure que M. Pluchon parlait, une pâleur livide envahissait toute la figure maigre et osseuse du Dr. Rivard ; Une sueur froide couvrait son front plat et écrasé. Il eut néanmoins contenir son émotion, et se servant d'un coup de cognac qu'il mêla d'un peu d'eau, il fit signe à M. Pluchon d'en faire autant.

Ces deux hommes gardèrent le silence pendant quelque temps. Tous les deux pensaient ; mais leurs pensées étaient bien différentes.

M. Pluchon, lui, pensait que tout était perdu, et que les cent mille dollars que lui avaient promises le Dr. Rivard en cas de réussite étaient aussi perdues. Fin, rusé, adroit pour exécuter les ordres qu'un autre lui aurait donnés, il manquait de cette intelligence et de cette énergie qui ne se rebutent de rien, et qui s'aiguillonnent et se développent au contact des difficultés et des obstacles. Sous une figure passablement insignifiante, à l'exception de ses yeux de furêt et de son nez pincé, il cachait l'âme la plus noire. Il avait reçu une certaine éducation dans un collège et exerçait, par forme, les fonctions de huissier. D'un caractère profondément dégradé, il ne reculait devant aucune bassesse. D'une sordide avarice, un crime, quelque atroce qu'il fut, ne lui répugnait pas, pourvu qu'il fut bien payé pour le commettre. Il avait la main toujours prête, mais il fallait une tête pour la diriger.

Il en était tout autrement du Docteur Léon Rivard. Ce contre-temps l'avait fortement contrarié, mais nullement dé-

couragé. Sa résolution était inébranlable, seulement il voyait ses plans dérangés. D'abord il ne s'était proposé que d'user de ruses et d'intrigues, maintenant il voyait qu'il lui faudrait ajouter un crime de plus à ceux qu'il allait commettre ; peut-être un assassinat serait-il nécessaire. Il tenait dans ses mains les fils d'une trame qu'il avait ourdi avec soin pour s'emparer de la succession d'Alphonse Meunier ; et l'arrivée subite de Pierre de St. Luc pouvait tout détruire ; il connaissait parfaitement son homme ! M. Pluchon était dans ses mains un agent actif et sûr, qu'il faisait mouvoir à son gré ; il était d'ailleurs sûr de sa discrétion, ayant toujours eu le soin de ne pas se compromettre directement lui-même, et tenant en main les preuves suffisantes pour faire condamner Pluchon pour deux ou trois crimes, dont un seul lui eut valu la potence. Le Dr. Rivard agissait d'autant plus sûrement, qu'il passait dans le monde pour un parfait honnête homme, pieux, dévot et fréquentant régulièrement les églises.

—Eh bien, qu'en pensez-vous, M. Pluchon ? Qu'allons-nous faire ?

—Ma foi, je n'en sais rien. Je crois que tout est perdu, fors l'honneur, comme on dit.

Dans toute autre circonstance, le Dr. Rivard n'eut pu s'empêcher de rire d'entendre Pluchon parler d'honneur, mais d'autres choses l'occupaient en ce moment.

—Non, tout n'est pas perdu, seulement il faudra un peu plus d'activité, peut-être un peu plus d'argent ; voilà tout. Pour l'activité, je crois que vous n'en manquez pas ; quand à l'argent, nous en avons assez, Dieu merci !

—Que faut-il faire ?

—Ecoutez et retenez bien ce que je vais vous dire : d'abord, avant tout, il faut que demain à neuf heures du matin j'aie ici dans ma possession la petite cassette de maroquin rouge, où sont enfermés les papiers de feu M. Meunier.

—Vous l'aurez.

—Ensuite il faut qu'en sortant d'ici vous alliez trouver Edouard Phaneuf le pilot, et lui dire que, coûte qui coûte, il est nécessaire que le capitaine Pierre n'arrive pas à la ville avant que vous en ayez été averti.—Vous arrangerez vos plans ensemble pour cela. Voici cinquante piastres que vous lui donnerez en à compte. Qu'il parte de suite et se tienne à l'embouchure du fleuve, ou croise en vue jusqu'à l'arrivée du Zéphyr.

—Je le verrai.

—Aussitôt que vous aurez donné vos instructions à Edouard Phaneuf, vous irez trouver la mère Coco-Letard, et vous la préviendrez que, d'un instant à l'autre, vous pourrez avoir besoin de sa maison, qu'elle appelle "son habitation des champs ;" vous savez ?

—Oui.

—Vous lui direz qu'un certain monsieur aura besoin d'y être conduit ; et qu'une fois rendu dans son habitation des champs, il faudra le saisir et l'attacher, ses trois grands garçons pourront suffire et vous en donner avis en toute hâte. Vous vous arrangerez avec elle pour lui désigner le capitaine Pierre. Voici vingt-cinq...

Le Dr. Rivard et M. Pluchon se retournèrent vivement du côté de la porte du cabinet. Un léger bruit, semblable aux pas

de quelqu'un qui se retire, s'était fait entendre dans la pièce voisine. Le Dr. effrayé, courut à la porte qu'il ouvrit, il ne vit personne ; il alla à la seconde qu'il ouvrit aussi, il n'y avait personne. Après avoir fermé les portes à clef, il revint s'asseoir à son fauteuil dans son cabinet. Ce n'est rien, dit-il, c'est le vent qui souffle à travers les persiennes.—Prenons un coup de vin. Le Dr. prit un peu de vin rouge, et M. Pluchon se servit un plein verre de cognac, qu'il vida d'un trait.

Je vous disais donc que vous donnerez ces vingt-cinq dollars à la mère Coco-Letard ; vous lui direz qu'elle en aura autant pour cha que jour qu'elle gardera le monsieur chez elle ; qu'elle n'ait pas d'inquiétude sur la nourriture, et que moins elle lui en donnera, le mieux pour sa santé ; enfin que si par accident le monsieur venait à mourir au bout d'une semaine et pas avant, vous entendez, eh bien ! ça sera un accident et non pas sa faute ; dans ce dernier cas elle aura 100 dollars pour ses frais d'enterrement, vous comprenez ? Surtout prenez bien vos précautions pour qu'elle ne laisse pas échapper le capitaine Pierre aussitôt qu'il mettra le pied sur la levée, s'il y met jamais les pieds !

—Soyez tranquille.

—Maintenant partez. Voici ma bourse, elle contient cent dollars pour vous, en attendant. Venez ici demain matin à six heures, vous me direz le résultat de vos démarches.—N'oubliez pas que, quelque chose qui arrive, il me faut ici la petite cassette à neuf heures demain matin.

—Vous pouvez compter sur moi.

M. Pluchon remit sa redingote, prit son chapeau et son énorme parapluie, et sortit.

Le lendemain matin à six heures, M. Pluchon annonçait au Dr. Rivard que le Zéphyr n'était pas encore arrivé, que le pilot Edouard Phaneuf était parti pour l'embouchure du fleuve, et que la mère Coco-Letard était en sentinelle sur la levée, plus bas que le couvent des Ursulines, d'où elle pouvait apercevoir de loin et suivre de la vue le Zéphyr quand il arriverait.

Le docteur Rivard demeura enfermé dans son cabinet jusqu'à huit heures avec M. Pluchon, lui donnant ses instructions ultérieures au cas où le capitaine Pierre arriverait.

A huit heures M. Pluchon partit pour se rendre au greffe de la Cour des Preuves, où l'attendait M. Jacques.

A neuf heures, M. Pluchon, arrivait chez le Dr. Rivard, tenant quelque chose, enveloppée dans un foulard, sous son bras.

La porte était fermée. Il sonna. La vieille Marie courut à la porte et l'ouvrit. En voyant M. Pluchon, elle fit une grimace, que celui-ci ne remarqua point, tant cette grimace pouvait être prise pour une simple contraction des muscles dans la figure de la négresse.

—Vous pas puvé voir mon maître : mon maître li couché, li passé toute la nuit à écri, et a di pas réveillé li.

—Vas réveiller ton maître, vieille sorcière, ou je t'enfonce ; dis lui que c'est M. Pluchon qui lui apporte ce qu'il lui a promis.

La négresse s'en alla pour réveiller son maître, en murmurant entre ses dents "sacré Mossié Plichon !"

Mais le docteur qui s'était jeté sur un lit de sangle tout habillé et qui ne dormait pas, avait entendu M. Pluchon, et il venait pour le faire entrer.

M. Pluchon lui remit le paquet qu'il avait sous le bras.

Le docteur après l'avoir congédié sans façon, entra dans son cabinet où il s'enferma ; détacha le foulard, et un sourire de suprême satisfaction vint errer sur ses lèvres et se répandit sur sa figure. . . . Il tenait en sa possession la petite cassette de maroquin rouge !

CHAPITRE V.

Une Scène à Bord.

Depuis que le Zéphyr était sorti de la baie de Matance, le vent avait été variable, sautant subitement d'un point à l'autre du compas, de manière à parcourir la rose des vents dans toutes ses directions. Toute la journée de gros nuages sombres étaient restés suspendus à la voûte du firmament ; l'atmosphère était lourde et pesante ; le thermomètre, vers les cinq heures de l'après-midi, était tombé considérablement. Tout présageait de l'orage pour la nuit.

Le capitaine Pierre se promenait sur le pont, regardant de temps en temps le petit hunier, qui fanait au vent.

—Babord un peu la barre, cria le Capitaine au Timonier.

—Babord un peu la barre, répéta le timonier.

—Où le vaisseau a-t-il le cap ?

—Nord, quart nord-ouest.

—Holà, en avant là, des hommes à la hune de misaine, pour prendre deux ris dans le petit hunier.

Cinq à six matelots s'élançèrent par les haubans du mâst de misaine et en un instant furent sur son hunier.

—Amène le petit perroquet !

—Oui, oui, capitaine.

—Brasse sous le vent la grand' voile et le grand hunier !—

Des hommes à l'artimon pour serrer la perruche !—Un peu vite, mes enfans.—Borde roide la brigantine ! C'est bien.—

Amarre partout !

Le capitaine, après avoir donné successivement ses ordres qui furent exécutés vivement par les gens du quart, fit trois à quatre tours sur le pont, puis revenant à l'arrière.

—Timonier, gagnons-nous sur la route ?

—Oui, capitaine.

—Combien ?

—Deux points.

—Babord encore la barre un peu !

—Babord la barre un peu, répéta le timonier.

—C'est bon là, droit la barre maintenant !

Et le Zéphyr, donnant à la bande sur tribord, fendait l'onde qui s'ouvrait en bouillant sous sa proue et laissant loin derrière une trace écumeuse.

Sir Arthur Gosford était assis sur le pont ayant d'un côté sa fille Clarisse et de l'autre Miss Thornbull. Tous trois gardaient le silence, suivant des yeux les différentes manœuvres qu'exécutaient les matelots, et écoutant les ordres du capitaine.

Il y a quelque chose de si neuf dans ce langage de mer, si brusque, si rude, si court, que l'on semble involontairement l'admirer comme une expression d'un monde inconnu. Et à la veille d'un orage, sur l'immensité des mers où l'on ne voit

que des flots, mugissant, s'entre-choquant, écumant, à droite, à gauche, à l'avant, à l'arrière et partout, l'âme est si impressionnable, qu'un rien, un accident de tous les jours, l'agite et la transporte !

Sir Arthur Gosford admirait la sublimité du spectacle qui se déroulait dans cet immense horizon. Miss Thornbull éprouvait une certaine crainte vague et indéfinissable ; et Clarisse, malgré sa vive gaieté, était sérieuse ; elle regardait furtivement le capitaine Pierre, admirant sa belle figure si noble et sa voix sonore si mâle. Il était en ce moment appuyé sur le bastingage de tribord, regardant fixement à l'arrière, comme s'il eût cru entrevoir quelque chose. On n'entendait que le bruit des pas des matelots sur le pont et le sifflement des vents dans les cordages.

— Quelqu'un là, ma longue-vue ! cria le capitaine.

— La voici, capitaine, dit Sir Arthur Gosford en se levant pour la lui donner.

— Pardon, merci, monsieur.

Le capitaine regarda quelque temps, balayant l'horizon de sa longue-vue et lui faisant décrire un cercle assez considérable.

— Rien, dit-il, en enfonçant avec la paume de sa main droite les tuyaux de la longue-vue les uns dans les autres ; j'avais cru apercevoir quelque chose.

— Hola, ho ! En avant là, un homme au haut du mât.

Un matelot monta dans le grand mât, et en quelques instants fut au grand Cacatoës.

— Y a-t-il quelque chose en vue ?

— Non, capitaine.

Un instant après cependant, on entendit du haut du grand mât une voix qui criait :

— Deux voiles à l'arrière à nous.

— De quel côté ?

— Babord à nous.

— A quelle distance ?

— Une trentaine de milles.

— Quelle route ?

— Sur nos traces.

— C'est bien. Tu peux descendre maintenant.

A peine le mot "deux voiles à l'arrière à nous" eut-il retenti sur le pont, qu'un homme dans la cabine se jeta à bas de son lit, à moitié mort de frayeur, passant à la hâte un pantalon, chaussant ses savates, et s'enveloppant d'une vaste robe de chambre de flanelle blanche. Son immense bonnet de coton blanc et les traces visibles du mal de mer lui donnant l'apparence d'un revenant.

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? criait notre malade du haut de sa voix nazillarde et tremblante ?

A la vue de cette apparition, si grotesquement comique, qui, dans son trouble, au lieu de monter par l'escalier, avait sauté sur la table et débouchait par le grand hublot de la cabine, Clarisse Gosford ne put réprimer un éclat de rire si vrai, si franc que, malgré la solennité du moment, chacun fut saisi de la contagion ; le capitaine lui-même ne put s'empêcher de faire chorus. Il n'y eut que Miss Thornbull qui n'éclata pas.

— Mais ma chère, lui dit à voix basse Clarisse, qui était venue se mettre à ses côtés, as-tu jamais vu semblable figure ? on dirait du dernier des Mohicans, sortant de la tombe de ses pères pour réclamer le patrimoine de ses ancêtres !

Le capitaine, qui avait entendu la remarque de Clarisse Gosford à son amie, ne put s'empêcher de lui dire, en se penchant à son oreille et en souriant.

— Vous êtes une petite méchante.

— Vous croyez, lui répondit-elle, sur le même ton, en faisant une petite moue pleine de coquette gentillesse ; puis élevant la voix.

— Oh ! monseigneur le comte d'Alcantara, que nous sommes heureuses de vous voir arriver. Si vous saviez comme ma pauvre Sara est effrayée ! Elle qui a si peur d'un orage sur terre, que sera-ce donc d'une tempête sur mer ? Croyez-vous que nous allons avoir une tempête ? vous qui êtes marin, vous connaissez cela.

— Mais cela dépend, répondit le comte, qui ne s'était pas aperçu que les éclats de rire avaient été dirigés à son adresse ; qu'en pensez-vous capitaine ?

— Je ne crois pas que nous ayons de tempête, peut-être un peu de vent cette nuit, mais pas trop fort.

— C'est aussi mon opinion, à moins cependant... hem ! Et il regarda Miss Thornbull, en se drapant dans sa longue robe de chambre et prenant un air condescendant.

— A moins cependant ? reprit Clarisse.

A moins qu'il n'y ait... qu'il n'y ait... une tempête, continua-t-il.

— Oh ! c'est juste. Vois donc, ma chère Sarah, comme nous devons être heureuses d'avoir avec nous un homme d'une aussi grande expérience. Savez-vous, monseigneur, que mon amie me disait, il n'y a encore que quelques minutes, que, sans vous à bord, elle mourrait de frayeur, surtout si nous avions le malheur de faire la rencontre de quelques navires suspects. Croyez-vous qu'il y a quelque danger ?

— Mais cela dépend, mademoiselle, répliqua le comte en se dressant d'au moins un demi-pouce sur ses talons de savates (ses savates aussi avaient des talons,) se croisant les bras, à la Marius, après avoir placé son bonnet de coton à la militaire c. a. d. sur le coin de sa tête, et se donnant l'air le plus capable, mais cela dépend.

Sarah était devenue rouge comme une cerise et était toute honteuse. Elle jeta un coup d'œil suppliant à Clarisse ; mais celle-ci, la gaie et la gâtée enfant qu'elle était, n'y fit pas attention et continua :

— Vous protégerez ma chère Sarah, n'est-ce pas, monseigneur, elle a tant confiance en vous ! quant à moi, je suis brave, je suis la fille d'un officier ; j'ai mon père et peut-être aussi que M. le capitaine ne m'abandonnerait pas dans un danger ; mais comme Sarah est peureuse, j'aime mieux qu'elle soit sous votre protection.

— C'est juste, la moins brave doit avoir le meilleur protecteur ; et quoique je n'aie pas la présomption de me croire plus puissant que votre père et le capitaine réunis, j'ose au moins espérer que, dans la circonstance, Mlle. Sara n'aura pas occasion de se repentir de l'honneur qu'elle me fait de me choisir pour son défenseur. Qu'en pensez-vous capitaine ?

Et le comte sembla se grandir encore d'un demi-pouce, tant il étirait les muscles de son dos par en haut.

En ce moment son bonnet de nuit de coton tomba, et comme il avait oublié sa perruque, il laissa voir à nud son

crâne nouvellement rasé. Dans son excitation le comte ne s'était pas aperçu de la perte de son bonnet.

Cette nouvelle exhibition vint mettre le comble à l'hilarité des spectateurs.

—Oh mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Clarisse et elle se roula sur son banc, se tenant le côté avec ses deux mains, —oh mon Dieu ! je vais mourir ! . . .

—Qu'est ce que c'est, ma chère demoiselle, s'écria le comte, en faisant un pas et étendant les bras pour soutenir Clarisse ; permettez . . .

—Oh ! n'approchez pas, n'approchez pas : ce n'est rien, un point de côté . . . et se levant elle alla en courant s'enfermer dans la cabine, que leur avait cédée le capitaine.

Sara profita du départ de Clarisse pour la suivre et descendre avec elle dans la cabine.

C'est extraordinaire, comme elle est nerveuse votre fille, Sir Gosford ! est-elle souvent sujette à ces points de côtés ? s'informa le comte d'un air tout à fait intéressé.

—Oh ! mais non, répondit sir Gosford, qui avait de la peine à tenir son sérieux.

—Vous feriez bien d'y veiller ; j'ai connu une jeune personne, qui, par parenthèse, était une de mes nièces, si sujette à des attaques de nerfs, qu'elle finit par devenir atteinte de rhumatismes.

—Vraiment.

—Bien sûr, ceci est arrivé . . . attendez donc . . . je me rappelle bien de la date pourtant . . . C'était . . . oh ! c'est un peu ancien, c'est vrai, c'était deux ans avant que j'eus l'âge de raison.

—Et depuis combien de temps l'avez-vous votre âge de raison ? demanda une agaçante petite voix, qui semblait venir de l'escalier de la cabine.

—Oh ! mademoiselle Clarisse, est-ce vous comment vous trouvez-vous ?

Sir Arthur Gosford fit un signe sévère à sa fille, qui supprima sur ses vermeilles petites lèvres, quelque sarcastique remarque prête à s'échapper.

—Mais mieux, bien mieux, merci. Et vous comment vous sentez-vous du mal de mer ?

—Le grand air me fait du bien, et d'ailleurs l'espèce d'imperceptible émotion que m'a causée, par rapport à vous et à mademoiselle Sara, l'annonce de deux voiles étrangères, m'a complètement guéri.

—Vous êtes bien bon, monseigneur, de vous inquiéter ainsi de nous.

—Au contraire, voyez-vous, nous autres militaires, nous sommes les protecteurs nés du sexe le plus faible.

Le mot Don Quichotte vint trembler sur les lèvres de Clarisse.

—Mais, à propos, continua le comte, où sont-elles ces voiles étrangères ? j'ai beau regarder partout, je ne vois que le ciel et l'eau.

—On ne les voit pas encore, répondit Clarisse en jetant un coup d'œil au capitaine, il commence à faire sombre, mais du haut du mât, on a parfaitement pu distinguer que c'était deux vaisseaux pirates. Il est tout probable que demain nous serons attaqués !

Clarisse Gosford et tous les autres étaient loin de penser que ce qu'elle disait là, par esprit d'innocente malice, pouvait bien être la vérité.

—Pas possible. Qu'en pensez-vous capitaine ?

—Ce que j'en pense, répondit le capitaine, qui s'aperçut que la figure du comte tournait au vert en passant par le jaune, c'est que ce sont deux bons vaisseaux marchands qui vont probablement à la Nouvelle-Orléans ou à la Mobile, et que demain nous aurons complètement perdus de vue et laissés bien loin derrière nous.

En ce moment la clochette du souper se fit entendre, et le comte, passant cette fois par l'escalier, alla réparer sa toilette

pour se mettre à table, où le capitaine et tous les passagers s'assirent.

Le repas fut gai, comme ils le sont toujours en mer lorsqu'il ne fait pas une tempête.

Le comte rassuré par le capitaine, à l'endroit des deux voiles à l'arrière, fut d'une excessive jovialité.

Après le souper, on monta sur le pont ; le capitaine et sir Gosford se promènèrent ensemble ; Clarisse et son amie, appuyées sur le bord du navire, regardaient les bouillons phosphorescents qui semblaient courir le long du navire, en faisant un bruit semblable à celui d'un bâton mouillé avec lequel on brasserait des cendres rouges. Le comte lui, il alla se coucher pour prévenir l'effet du tangage, qui commençait un peu, disait-il, à remuer ses vivres sur son estomac affaibli par de coûteux tributs journallement répétés.

Le vent avait un peu renforcé, mais le ciel s'était éclairci ; les nuages s'étaient dispersés ; et le firmament, d'un bleu si pur sous les tropiques, étincelait des feux des milliards d'étoiles dont il était parsemé.

Les deux jeunes filles continuèrent longtemps à garder le silence, chacune emportée par ses pensées dans des songes bien différents. Clarisse songait à la Nouvelle-Orléans et à New-York, aux théâtres et aux bals et aux plaisirs de toutes sortes qui allaient éclore sous ses pas. Sara, elle, elle pensait à sa vieille mère et à son père ; et aussi elle avait bien un regret pour quelqu'autre personne ; un beau jeune homme qu'elle laissait derrière à Matance. Ce beau jeune homme, au teint si galant et si amoureux, elle le quittait, et peut-être pour ne plus le revoir ? Son nom venait involontairement mourir sur ses lèvres. Pauvre Sara, elle pensait à son amant, bien plus à celui qui était secrètement son fiancé, bien plus à celui que devant Dieu elle appelait son mari ! Son cœur était gonflé et ses lèvres entre-ouvertes semblaient murmurer le nom d'Antonio, mais si faible, si bas, qu'il n'y eut que son âme qui l'entendit ; sa pauvre âme si triste ! une larme vint briller à sa paupière et un soupir s'échappa de sa poitrine.

Clarisse, je vais me coucher, vas-tu venir avec moi !

—Attends donc encore un peu, il fait si beau, l'air est si pur, le vent si frais.

—Je ne me sens pas bien, je crois que j'ai un peu la fièvre, ma tête est lourde.

—Oui ! ma chère ; ah ! bien, allons. Et toutes deux, après avoir embrassé sir Gosford et souhaité le bon soir au capitaine, descendirent à leur cabine.

Quelque temps après un matelot piqua huit coups sur la cloche, et carillonna ; c'était la fin du quart. Une voix se fit entendre sur l'avant qui criait :

—Tribord au quart !

Et le quart de tribord monta sur le pont pour remplacer les babordais, qui allèrent à leur tour se reposer, en attendant qu'un nouveau quart vint les rappeler à la manœuvre.

Le capitaine Pierre fit prendre un ris dans la grande voile et border. Après s'être assuré que tout était en ordre il alla se coucher, en recommandant qu'on le fit éveiller s'il survenait quelque chose d'inusité. Quand le capitaine descendit, il ventait une forte brise.

Tout était tranquille à bord. Les gens de quart, étendus sur le gaillard d'avant, fumaient leurs cigares.

De demi-heure en demi-heure, un matelot piquait la cloche, et criait d'une voix monotone.

—A l'autre et bon quart ! brise réglée !

Chaque fois que ce cri se faisait entendre, un homme faisait un soubresaut dans la cabine, et se couvrait de son drap par dessus la tête dans son lit.

Cet homme, laissons-le reposer ; il a le mal de mer : nous le retrouverons demain.

G. B.

(A CONTINUER)

MUSIQUE ET POESIE CANADIENNES.

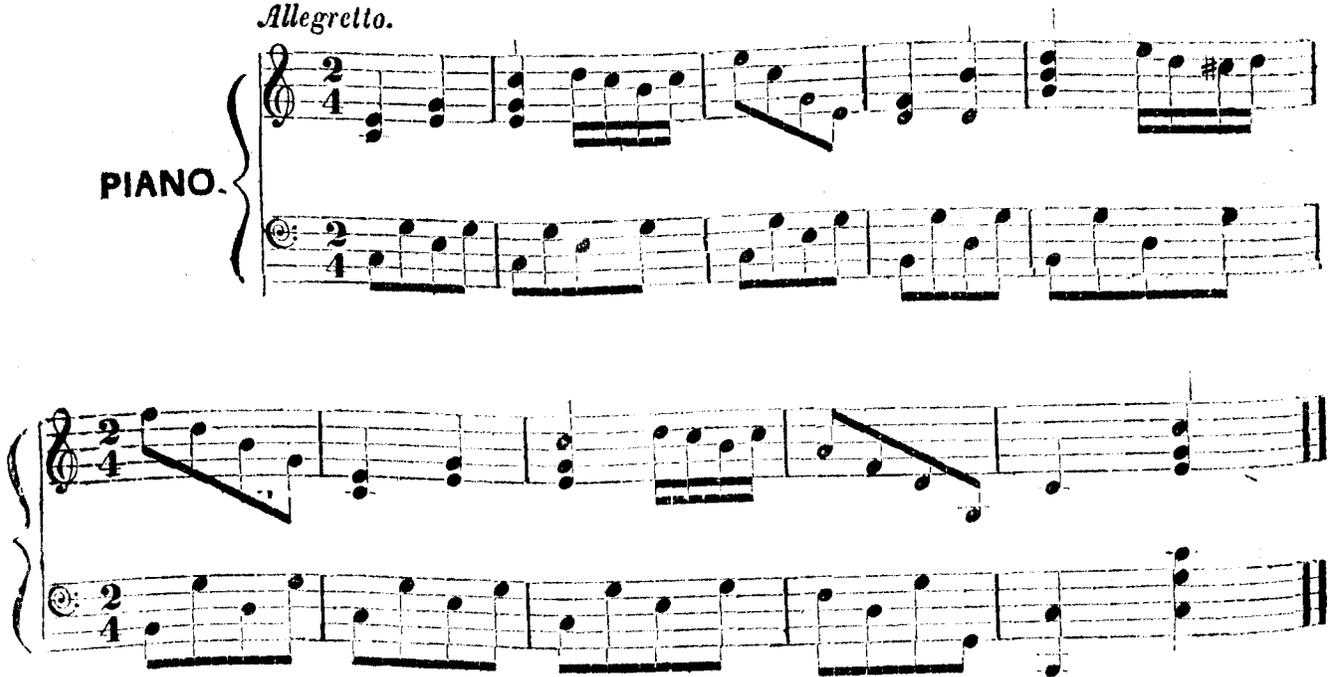
SOUPIRS D'AMOUR.



Paroles et Musique d'Eugene L'Ecuyer, Ecr. N. P.

Allegretto.

PIANO.



The piano accompaniment for the first section is written in 2/4 time. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The music features a steady eighth-note accompaniment in the bass and a melody in the treble with some slurs and dynamic markings.

Andante grazioso.



The second section is in 3/4 time and marked *Andante grazioso*. It features a vocal line with lyrics and a piano accompaniment. The lyrics are: "Sou - pir d'a-mour, é - mo - ti - on de Pa - me; Es - poir do-". The piano accompaniment consists of two staves, with the right hand playing a melody and the left hand providing harmonic support.

ré, di - vin bau-me du ciel; Bon - heur pas - sé, sou-

ve - nir qui m'en-flam - me, Non, non, sans vous point de char - me ré-

Piano. el. Seul mon ange, *Rallent dolce* i - so - lé dans la vi - - - - e,

a tempo. Le cœur s'en-dort, pour lui point d'a - ve-nir. *Allegretto forte.* Point de gai-

té, de dou-ce rê-ve - rie, Il vit obs - eur - et meurt sans sou-ve - nir. Point de gai-

té, de dou-ce rê-ve - rie, Il vit obs - eur et meurt sans sou-ve-nir.

Soupir joyeux, lorsque ton cœur palpite,
 Quand ton cœur bat, quand je vois dans tes yeux
 Bonheur, espoir, sourire qui m'invite,
 Amour constant, félicité des cieux !
 Tendré soupir, quand tu verses des larmes,
 Crois-moi mon ange, amour doit en verser,
 Cœur bien sensible, a souvent ses alarmes,
 Toujours paisible, il ne saurait aimer.

Le souvenir !... Cultive-le, mon ange,
 Car tu le sais, pour nous tout est mortel,
 Dans nos destins tout s'envole et tout change,
 Le souvenir ! lui seul est éternel.
 Serment d'amour que tu me fis naguère
 S'éteindra-t-il quelque jour dans ton cœur ?
 Cette promesse est-elle passagère ?
 Chez-toi, mon ange, amour est-il menteur ?

Espoir doré ! si l'amour n'est qu'un rêve,
 Un long délire, un inquiet sommeil
 Qui cesse un jour et que l'hymen achève,
 Dis-moi, mon ange, est-il plus doux réveil !
 Mon seul espoir, c'est un serment fidèle,
 Qui c'est l'hymen, couronne des amours,
 Bonheur constant, gaité toujours nouvelle
 Qui nous enivre et nous charme toujours.

